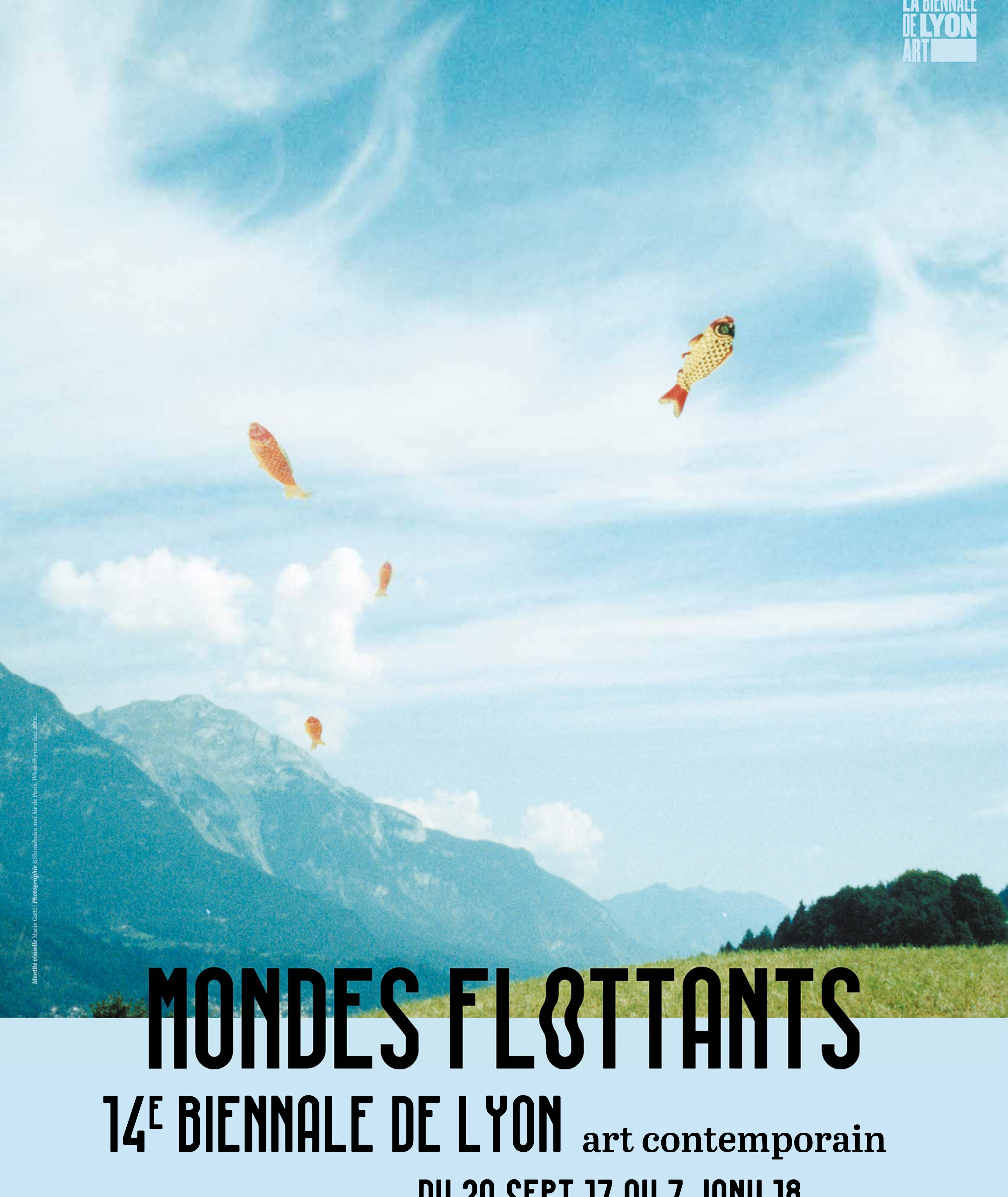

maze
OCTOBRE 2017 66
RENCONTRE
CHRISTOPHE HONORÉ
« JE N'AI JAMAIS VRAIMENT
DÉCIDÉ D'ARRÊTER D'ÉCRIRE »



MONDES FLOTTANTS

14E BIENNALE DE LYON art contemporain

DU 20 SEPT.17 AU 7 JANV.18

www.biennaledelyon.com

ÉDITO

Les journées raccourcissent, le gris et le froid s'emparent de nous. On le sait, le soleil se couchera bientôt à 17h00. La rentrée est passée et les prochaines vacances semblent déjà loin. C'est le mois d'octobre. C'est aussi le meilleur moment pour se rencontrer, pour se mettre au chaud et se dire que l'été reviendra bientôt.

C'est ainsi que nous sommes partis à la recherche de personnalités inspirantes, d'initiatives brillantes, mais aussi d'œuvres majeures et méconnues. La rencontre, le défrichage et la découverte, c'est ce qui fait que nous sommes là. Au-delà de notre ligne éditoriale, c'est certainement notre raison d'être.

Cela ne nous empêche pas de nous reposer, aussi, sur des personnalités fortes et reconnues, telles que Christophe Honoré, pour connaître leur vision du monde et des bouleversements qui le traversent.

Nous n'avons rien à vendre, c'est la raison pour laquelle nous pouvons passer d'une rencontre fleuve à un sujet découverte sur le Togo ou l'indépendance Kurde, ou même sur une exposition proposée en ce moment à Metz. Cet éclectisme, nous le revendiquons, il nous définit. On se balade dans Maze comme dans un labyrinthe : on découvre, au fil des pérégrinations, des merveilles insoupçonnées.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

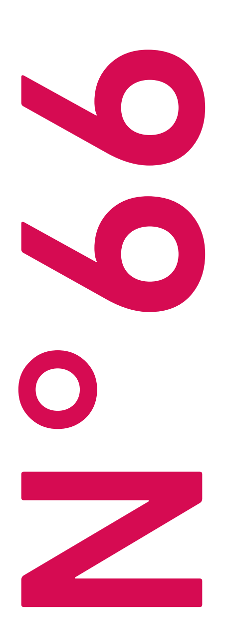
maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion :4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.
RNA :W502002188. SIREN :751793555.
ISSN :2259-7867. CPPAP :0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Couverture : Lauranne Wintersheim pour Maze Magazine

CE MOIS





14



28



42



37

JAPAN-NESS
LE JAPON S'INVITE AU CENTRE POMPIDOU METZ

Du 8 septembre 2017 au 14 mai 2018, le Centre Pompidou Metz met à l'honneur le Japon à travers une série de trois expositions consacrées à l'architecture, aux arts plastiques et aux arts vivants. Pour débuter cette saison japonaise, c'est l'architecture qui fait son entrée avec une exposition intitulée Japan-ness, Architecture et urbanisme au Japon depuis 1945.

Lauranne Wintersheim

Alors que se terminait, le 24 septembre dernier, l'exposition Architecture japonaise à Paris (1867- 2017) au Pavillon de l'Arsenal (Paris), c'est au tour du Centre Pompidou de Metz de mettre en avant la culture japonaise. A travers une scénographie réalisée par Sou Fujimoto, cette exposition met en lumière sept décennies de culture architecturale japonaise au cœur du bâtiment emblématique de Shigeru Ban.

En s'appuyant sur plusieurs types de documents (maquettes, dessins originaux, schémas, vidéos, photographies etc.), Frédéric Migayrou, conservateur en chef du département d'architecture du Centre Pompidou et commissaire de cette exposition, cherche à révéler l'identité d'une tradition constructive que l'architecte Arata Isozaki résuma par la formule « japan-ness » (la « japonéité »).

À la fois pédagogique et pointue, la ville organique imaginée par Sou Fujimoto, au cœur de l'exposition, dévoile chaque grand courant esthétique (le métabolisme, le modernisme, le brutalisme, le pop art, l'art conceptuel, le minimalisme, le high-tech, l'architecture pauvre, le post-modernisme etc.).

Des bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki en 1945 jusqu'à nos jours, l'architecture japonaise a accompagné tous les débats et mouvements internationaux tels que le brutalisme, le minimalisme et le conceptualisme, tout en affirmant une esthétique et un sens de l'espace singuliers.

L'architecture japonaise, dialoguant en permanence avec la tradition tout en témoignant d'une capacité à s'ouvrir et à innover, fascine et influence l'architecture d'aujourd'hui sur le plan international.

Le Japon s'exporte en France

L'architecture occupe une place de premier choix dans le lien culturel entre la France et le Japon. Historiquement, ces deux nations sont liées par la reconstruction d'après-guerre et la mondialisation. L'architecture moderne française, prônée entre autres par Le Corbusier, a énormément influencé les architectes métabolistes au Japon tel que Kenzo Tange et Kisho Kurokawa. Aujourd'hui, les architectes japonais des années 2000 ne cessent d'être sollicités pour réaliser des projets en France. Le Centre Pompidou Metz est d'ailleurs l'œuvre du japonais Shigeru Ban, considéré comme l'un des architectes contemporains les plus importants de notre époque. On lui doit la toute récente Seine Musicale à Boulogne-Billancourt. L'agence SANAA (Kazuyo Sejima et Ryûe Nishizawa) est elle aussi régulièrement sollicitée pour réaliser des projets en France. Elle a été notamment choisie pour réaliser le musée du Louvre-Lens ainsi que la reconstruction de la Samaritaine à Paris.

Outre qu'elle donne à voir des pièces rares, comme la maquette de l'église de la Lumière de Tadao Ando, l'exposition tente de définir le processus d'innovation de l'architecture japonaise. En proposant une promenade architecturale, Japan-ness fait découvrir au grand public, comme à un public plus averti, une architecture novatrice, en prise avec son époque et qui n'oublie pas les traditions. Un bel exemple d'équilibre, qui a conquis le monde.



Centre Pompidou Metz, Septembre 2017 / Lauranne Wintersheim/Maze



Exposition Japan-ness au Centre Pompidou Metz, Septembre 2017 / Lauranne Wintersheim/Maze

« LA PASSION VAN GOGH » UN FILM PASSIONNÉ ET FASCINANT SUR LE MYSTÈRE VINCENT

Emma Henning

Le 11 octobre 2017 est sorti La Passion Van Gogh, énième film sur le peintre célèbre à la réputation maudite. Pourtant, il ne s'agit pas d'un biopic, ni d'une fiction trop légèrement basée sur son histoire ou même d'un documentaire basé sur ses propres œuvres ; hors catégories, ce film fonctionne sur le principe du décalage. Introduction sans spoiler pour mieux savoir à quoi s'attendre.

Une forme nouvelle pour une nouvelle forme d'intimité

La Passion Van Gogh, attendu depuis plusieurs années par les passionnés et les contributeurs de 2014 sur Kickstarter, a en effet pris si longtemps à être achevé à cause de son mode de production : chaque plan a été peint à la main. Si plus de 90 artistes se sont immergés dans le style pictural de Van Gogh pour créer les 62 450 peintures à l'huile nécessaires pour 1h35 d'animation, c'est moins pour décrocher le trophée de première mondiale que pour tenter de toucher au plus près de l'histoire racontée. Et cette histoire n'est pas celle de Vincent Van Gogh mais celle d'une quête, d'abord sous la forme d'une enquête que mène un jeune homme qui l'a connu et qui cherche à remettre sa dernière lettre à son destinataire, son frère Théo Van Gogh.

C'est à plusieurs niveaux que ce film s'inscrit alors en décalage : ce ne sont pas directement les peintures de Van Gogh qui sont mises en scène et articulées pour former une nouvelle histoire, mais des copies, des interprétations, voire de toutes nouvelles variations qui s'en inspirent. En tant que spectateur, cette nouvelle image est d'abord un obstacle ; si les tableaux de Van Gogh ne sont pas immédiatement clairs et lisibles, il faut s'attendre, devant ce film d'animation, à une certaine réticence de l'œil face au rythme plus saccadé que tous ces films fluides et au grain d'image lisse auxquels il était habitué. Mais, une fois accoutumé, on plonge très facilement dans un tout nouveau jeu de profondeur, de mouvements et de couleurs grâce, justement, à l'animation des objets et personnages qui en arrivent à être expressifs, toujours dans cette retenue qui caractérise les portraits du peintre.

Un autre décalage évident s'inscrit dans l'intrigue elle-même : le protagoniste, narrateur principal au travers duquel on découvrira tout ce que Vincent a laissé de lui après sa mort, est Armand Roulin, le fils du facteur qui se souciait tant du peintre. C'est pour son père qu'il se décide, à l'été 1891, à retrouver Théo pour lui remettre l'ultime lettre de son frère. C'est le début d'une quête plus longue que prévue, qui lui fait rencontrer divers personnages qui ont connu, plus ou moins intimement, le peintre pendant les dernières années de sa vie, et ont chacun leur avis sur les causes de sa mort. Le film prend alors la tournure d'une collection de témoignages multiples qui s'entremêlent, se contredisent, et parmi lesquels Armand tente au fur et à mesure de démêler le vrai du faux. Comprenant qu'il est impossible de dresser un portrait univoque du peintre, car tout dépend de l'interprétation qu'en fait chaque habitant du village à travers ses propres intérêts et sensibilité, Armand se fait la voix d'un film qui refuse de trancher entre tous ces traits de caractère attribués, à tort ou à raison, au peintre maudit.

Ce fil rouge, qui traverse tant l'histoire racontée que le procédé artistique lui-même, préfère donner à voir plutôt qu'expliquer, et se résume magnifiquement en l'affirmation de Vincent Van Gogh lui-même, dans sa dernière lettre adressée à son frère : « On ne peut s'exprimer que par nos tableaux ». Revenant sur le mystère bien opaque qui entoure la mort du peintre maladif et reconnu seulement à titre posthume, La Passion Van Gogh montre par fragments expressifs, comme à travers le regard de l'artiste, ses multiples facettes.

Un vibrant hommage au personnage

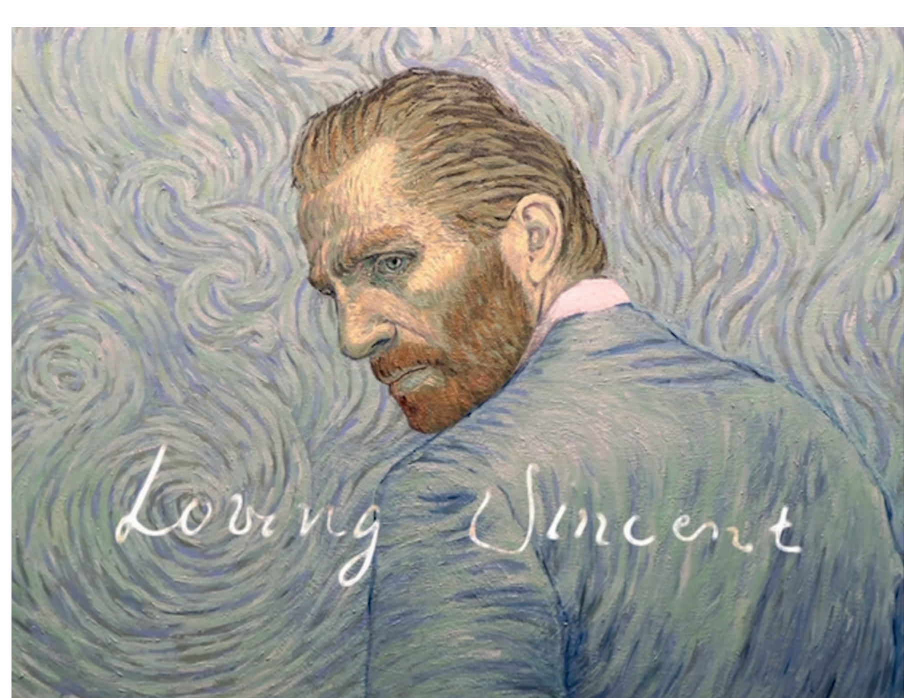
Ce n'est peut-être pas un hasard si le film s'appelle, en français, la « passion » Van Gogh, dans une traduction restrictive de l'original. En anglais, en effet, Loving Vincent semble reprendre de prime abord la formule que Vincent écrivait à la fin de ses lettres à son frère : équivalent de la formule épistolaire française « bien à toi », elle révèle l'attachement qu'il lui portait et, reprise en titre, fait ressortir l'intention du film d'aborder cette facette souvent inconnue des non-initiés. Mais l'ambiguïté de Loving Vincent fait aussi écho aux relations plus ou moins étroites qu'il a entretenues de son vivant avec les différents personnages, ainsi qu'à l'affection que lui porte ce fameux facteur dont la bienveillance constitue le point de départ de l'intrigue. Torturé, impulsif, capable tout à la fois de douceur et d'une rage sans nom, le peintre semblait difficile à aimer et, partant, douloureusement seul.

Depuis sa mort, il est cependant l'objet d'une intense fascination encore bien contemporaine, alors que ses tableaux demeurent parmi les plus onéreux du marché de l'art et que quelques unes de ses œuvres inondent la culture populaire, à l'instar de la Nuit étoilée qui se décline même en tee-shirts, jupes ou parapluies...

Irascible ou hypersensible ? Fermé ou observateur ? Fou ou malade ? Ce ne sont que quelques unes des questions qui taraudent ceux qui se sont penchés sur sa vie, et qui ressortent en pointillés tout au long du film. Vincent ne cesse d'intriguer mais l'on sent que, dans le souci de précision quant aux éléments vrais de l'histoire présentée à l'écran et celui de ressemblance entre les images et son style pictural, c'est une profonde douceur et un immense respect qui traversent ce film de part en part. On sent l'attachement qu'éprouvent chacun des acteurs et créateurs de La Passion Van Gogh pour l'œuvre du peintre, et jusqu'à la fin on se gardera bien d'émettre un quelconque jugement moralisateur sur lui. Car il était avant tout un homme, fait de passions, de rêves et empreint d'une grande sensibilité pour ce qui l'entourait, et c'est cette image que le film veut nous transmettre.

Par cette générosité empreinte de tact et de références constantes à l'art de Vincent Van Gogh, La Passion Van Gogh rend un hommage original et touchant au peintre le plus connu au monde. Tout en nuances colorées et en petites touches, il en compose un portrait aussi vibrant que le plus célèbre de ses tableaux. Et c'est une magnifique réussite.

BreakThru Productions & Trademark Films



QUAND LA LITTÉRATURE FAIT SON CINÉMA

Mathieu Champalaune

C'est devenu une habitude, la littérature aime s'emparer du cinéma. Une tendance qui s'observe une nouvelle fois en cette rentrée littéraire, entre une archéologie du mythe King Kong, une enquête sur un film perdu d'Éric Rohmer ou encore le récit délirant d'un projet de biopic de l'écrivain Hermann Melville qui convoque le réalisateur Michael Cimino et l'actrice Isabelle Huppert.

Nombreux sont les écrivains, particulièrement en France, à s'emparer régulièrement du cinéma dans leur roman, pour des fortunes diverses. Entre évocation de la vie d'un acteur ou d'un réalisateur, dévoilement des coulisses du milieu du cinéma ou réinterprétation d'un film, les exemples ne manquent pas ces dernières années dans la littérature française. Cette rentrée littéraire ne déroge pas à la règle et la littérature ne semble pas avoir fini de se mêler au cinéma. Outre la somme Kong (944 pages tout de même) de Michel Le Bris (éditions Grasset) qui revient sur le tournage du célèbre King Kong par Ernest B. Schoedsack et Merian C. Cooper en 1933, deux autres romans sont marqués par ce lien entre littérature et cinéma.

Les vacances continuent

Au début des années 1950, Eric Rohmer réalise son premier long-métrage, une adaptation des Petites filles modèles de la Comtesse de Ségur. Si ce film ne vous dit rien, c'est normal, le futur réalisateur du Genou de Claire ne l'a jamais fini. Il en reste d'ailleurs très peu de traces, les bobines ayant disparu. C'est à partir de ce film invisible que se noue le nouveau roman de Julie Wolkenstein, Les Vacances. Il est publié chez POL, un éditeur très habitué à faire côtoyer le cinéma et la littérature, puisque l'on retrouve dans son catalogue les écrits de plusieurs cinéastes comme Jean-Luc Godard, Abbas Kiarotasmi ou encore Alain Guiraudie, ou des auteurs très inspiré par le cinéma tel que Nathalie Léger et Christine Montalbetti notamment.

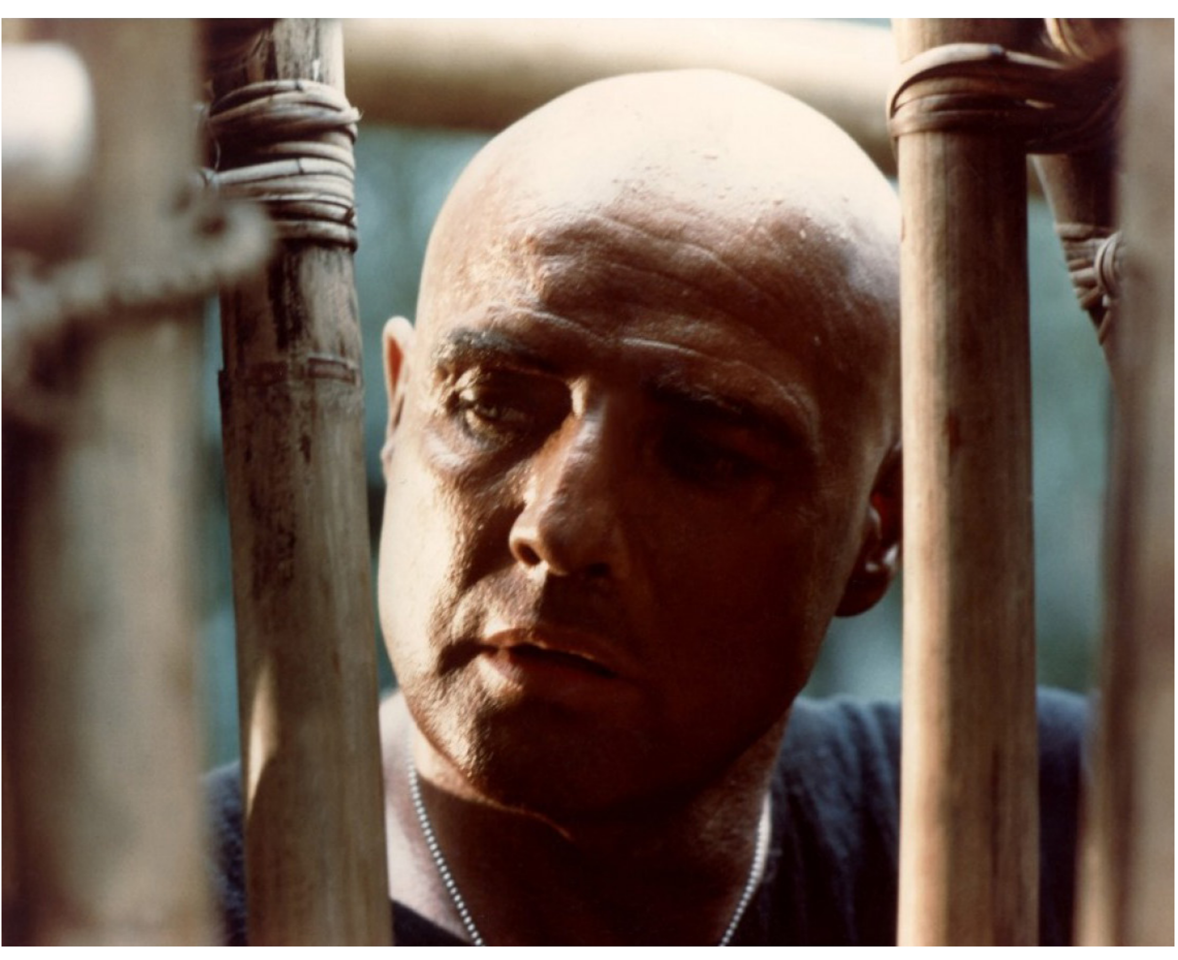
Julie Wolkenstein plonge le lecteur dans une enquête à la recherche de ce film mystérieux d'Éric Rohmer, en suivant Paul et Sophie. Le premier est un jeun doctorant qui travaille sur les films invisibles tandis que la seconde est une universitaire quasiment à la retraite spécialiste de la Comtesse de Ségur. Alternant la narration entre chacun des deux personnes, l'auteure semble s'amuser à faire naviguer le lecteur entre le cinéma et la littérature, en suivant les traces d'Éric Rohmer et de la Comtesse de Ségur. L'enquête menée par les deux protagonistes font succéder les témoignages de ceux qui ont vécu le tournage et tente d'éclairer les nombreuses parts d'ombres. Il y est question d'un mystérieux producteur africain, de vieilles chansons, de la campagne normande et de ses châteaux et des plages filmés par Rohmer. Avec son enquête loufoque mais néanmoins documenté, Les Vacances est un roman réjouissant qui donne envie de revoir tous les films du réalisateur du Rayon Vert et de se replonger dans les romans de la Comtesse de Ségur.

La folie du cinéma

Le nouveau roman de Yannick Haenel se place aussi sous le signe des liens entre littérature et cinéma et de la loufoquerie. Avec Tiens ferme ta couronne, l'auteur de Cercle retrouve son double Jean Deichel pour une quête de la vérité. Jean Deichel, écrivain résigné, ne quitte quasiment pas son petit appartement parisien où il s'enchaine les multiples visionnages d'Apocalypse Now, le chef-d'œuvre fou de Francis Ford Coppola. Il a le projet monumental d'un film sur l'écrivain Hermann Melville dont il a écrit le scénario et dont personne ne veut. Mais qui mieux que Michael Cimino, le réalisateur culte de La Porte du Paradis, autre film que le narrateur regarde en boucle, pour montrer la « tête alvéolée » d'un des plus grands écrivains américains ? S'en suit alors une comédie fantasque, entre rencontre de Michael Cimino à New York, diner avec Isabelle Huppert, cavale avec un dalmatien dans Paris ou visite nocturne et érotique du Musée de la Chasse. Le cinéma, est ici pour l'auteur de Jan Karski, le lieu où la folie permet d'apercevoir la vérité. Avec ce nouveau roman, Yannick Haenel plonge avec humour et intelligence dans la folie violente de l'homme. Le fameux colonel Kurtz joué par Marlon Brando dans Apocalypse Now n'est jamais loin !

Les Vacances de Julie Wolkenstein, POL
Tiens ferme ta couronne de Yannick Haenel, Gallimard, « L'Infini »

Cinéma



Zoetrope

REMBOBINONS - THE MILLENNIUM, ÉCLIPSE DE LA SUNSHINE POP

Entre les références musicales qui prennent la poussière depuis des décennies et celles qui sortent chaque jour, il est parfois difficile de s'y retrouver et de se construire une culture underground. Chaque mois, Maze rembobine ses cassettes et vous dévoiler de nouveaux horizons sonores.

Noémie Villard



Tournons-nous cette fois-ci vers The Millennium, un groupe de pop psyché des années 1960 passé aux oubliettes. Ce groupe qui n'a fait qu'un album, Begin, en 1968 a laissé peu de traces dans les esprits, excepté chez quelques connaisseurs sans doute. Cependant, nous devons prêter plus d'attention à Begin car The Millennium, bien que groupe éphémère, avait sans aucun doute le talent des Beatles ou des Beach Boys.

Curt Boettcher, un maestro de la «Sunshine Pop» resté dans l'ombre

La collaboration entre les musiciens de The Millennium a été orchestrée par le grand Curt Boettcher, qui selon le New York Times, «aurait pu être un autre Brian Wilson». Ce musicien et producteur était de son temps reconnu par les plus grands et suscitait la fascination dans le monde de la musique. Brian Wilson lui-même avait exprimé envie et reconnaissance pour son travail. C'est en partie son refus de faire des tournées qui a fait de Curt Boettcher une figure de l'ombre, un maestro méconnu. Son renom dans l'industrie de la musique est aussi et surtout du à sa manie de lancer des projets géniaux et de les laisser mourir dans l'oeuf : The Association, The Ballroom, Sagittarius... tant de groupes très prometteurs qui n'ont jamais été connu du grand public. The Millennium en fait partie et s'en démarque de par son unique album, oeuvre géniale et méconnue.

> The Millennium attise la curiosité par le génie qui émane de Begin et le flop commercial qu'il a essuyé à sa sortie

The Millennium s'inscrit dans la Sunshine Pop, alors très en vogue à l'époque. À l'instar de The Mamas & The Papas ou encore de The Buckinghams, le super-groupe de Boettcher a travaillé des mélodies joyeuses qui sont propres à la pop californienne de cette décennie et qui sont surtout la spécialité de Boettcher. Si la production de pop psyché de l'époque est immense, The Millennium se détache grâce aux touches de génie et d'avant-gardisme contenues dans son oeuvre.

Begin, bijou des années folles des enregistrements studio

L'unique oeuvre de The Millennium a été échec commercial immense. Pourtant le génie qui en émane aurait du amener le groupe à un succès énorme. À l'écoute, l'album nous apparaît comme une fresque. Les titres s'enchaînent et paraissent ne faire plus qu'un. Ils forment une oeuvre géniale et polymorphe, toujours étonnante après plusieurs écoutes.

La batterie hip hop qui arrive dès les premières secondes du Prelude introduit dès la première écoute une fascination qui ne s'étiolera pas le moins du monde. To Claudia On Thursday s'enchaîne sans coupure : la machine The Millennium est lancée, on ne l'arrêtera plus pendant les quarante-cinq minutes d'écoute. Des sonorités tropicales sont présentes grâce à la cuica, un instrument à friction brésilien au son inimitable, ainsi qu'à la marimba. Elles servent toutes les deux de fil rouge que l'on suit tout au long des titres les plus pop. L'apparition de sonorités asiatiques combinées à des cuivres et aux délires psychédéliques dans Karmic Dream Séquence #1 résume la diversité des sons présente dans tout l'album.

> Les titres s'enchaînent et paraissent ne faire plus qu'un. Ils forment une oeuvre géniale et polymorphe, toujours étonnante après plusieurs écoutes.

Begin n'a été joué qu'une fois en concert, dans une université du Sud de la Californie. La difficulté de jouer cette pièce en live démontre l'étendu du travail (et de la démesure) qui a eu lieu en studio. L'album, qui part de la Sunshine Pop, dérive très vite vers le psychédélisme jusqu'à aboutir à Anthem, dernier titre de l'album. Les sonorités sont presque futuristes pour l'époque. Les arrangements et le mixage révèlent l'effervescence et la folie qui régnaient dans les studios durant ces années-là. Nous pourrions presque sentir l'excitation et la créativité qui animaient les artistes face à l'émergence continuelle de nouvelles technologies, en particulier de l'enregistrement multipiste. Le titre Anthea se pose comme l'incarnation d'une méthode d'enregistrement nouvelle et révolutionnaire, charnière dans l'histoire de la musique.

The Beatles, The Beach Boys… and The Millennium

La boucle semblait bouclée avec le titre Karmic Dream Sequence #1, qui se terminait avec le thème de début de Begin. Mais The Millennium continue ironiquement avec There Is Nothing More To Say. L'ironie est éclatante quand on se rend compte qu'il est l'avant-dernier titre de l'opus et qu'il y a encore deux bonus tracks. La voix est grandiloquente, le final s'entend : on écoute ce que The Millennium n'a plus à dire.

C'est Just About The Same, le premier bonus track, qui donne tout son sens au tragique destin de The Millennium, projet éclipse des années 1960. L'album semble alors se rembobiner en partant d'une intro psyché pour basculer de nouveau dans la pop avec des choeurs à la tierce. C'est presque sans surprise qu'on trouve une forte ressemblance avec les Beach Boys. Même les choeurs le soulignent, avec une pointe d'ironie : «Just about the same» («c'est presque la même chose»).

Begin peut se résumer à un album aussi produit que Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band des Beatles. Il est surtout tout aussi éclatant de talent. La magie opère de bout en bout, et le délice se prolonge jusqu'aux pistes bonus. Si The Millennium et son oeuvre restent dans le cercle d'un happy few, la lumière devait être faite sur ce bijou de l'ombre.

LA CRÈME DE LA CRÈME À CHANTILLY

Dimanche 10 septembre dernier avait lieu à Chantilly la 4ème édition du concours «Art & Elégance» qui veille à perpétrer la tradition de l'élégance automobile à la française, en présentant les plus belles voitures classiques (pré-1966) devant 16 000 spectateurs vêtus de leurs plus beaux atours champêtres.

Christelle Perrin

Crédits photo de l'article : Christelle Perrin pour Maze Magazine

Un concours dépassant les frontières des Etats et des âges

Des voitures parfois venues des côtes est ou ouest des Etats-Unis en container pour être admirées une journée, des moteurs plus propres et plus brillants que les couverts d'un restaurant étoilé, des carrosseries astiquées jusqu'à la dernière minute par son propriétaire passionné... Mais aussi des activités et attractions en rapport avec la ville : des chevaux, des gaufres à la crème Chantilly, ou encore une montgolfière, de petites embarcations à voile : tout pour occuper petits et grands, et ceci sur les pelouses du jardin à la française du château de Chantilly.

Pluralité est un mot qualifiant bien ce concours ; on y voit des autos très haut de gamme de toutes marques, de toutes époques entre 1900 et aujourd'hui ; des véhicules de course, des véhicules de tourisme ; des voitures préservées «dans leur jus» (comprendre : ayant subi un minimum de transformations et gardant un maximum de ses matériaux et peintures d'origine), des voitures plus neuves qu'à la sortie des usines 50 ans plus tôt ; des anglaises, des françaises, des allemandes... Et malgré la présence de très belles et franchement exceptionnelles automobiles, nous parvenons à profiter d'une atmosphère détendue.

De l'électrique ? Mais naturellement, de l'élect ique !

Il est parfois de bonne augure de rappeler en douceur que l'électrique a longtemps devancé le thermique, et qu'il ne s'agit pas d'une invention lumineuse des constructeurs datant d'hier. Avec ses avantages, ses inconvénients, et le reste est de l'histoire.

Des chevaux dans tous leurs états

Puisque nous sommes à Chantilly, capitale du cheval, il était évident qu'entre deux moteurs faisant toujours rugir leurs 250ch, des décennies après avoir participé au 24H du Mans, nous aurions quelques spectacles équestres nous rappelant d'où vient cet amour de la vitesse et de l'élégance combinés.

De magnifiques chevaux marchant dans les règles de l'art, se cabrant ou des courses effrénées de haute voltige à dos de cheval lancé au galop - pourquoi ne passerais-je pas sous ma monture, entre ses pattes tandis qu'elle galope en cercle autour d'une fontaine devant des milliers de spectateurs, et ce en moins de dix secondes ? - nous étions subjugués.



Démonstration de voltige

Un cadre idyllique

Comment conclure sans relever l'élégance-même du lieu accueillant la manifestation, ce château du XVième siècle et ses jardins à la française qui ne manqueront pas de faire la fierté des locaux et la joie des étrangers, notamment anglo-saxons, venus nombreux pour l'occasion. Nous avons même bénéficié d'un soleil miraculeux en ces temps très pluvieux.

Tous les paris sont gagnés ! Une journée passée entièrement à regarder des voitures, à échanger avec des passionnés sans voir les heures passer : L'occasion d'un bon dimanche à manger des gaufres à la crème chantilly et pourquoi pas s'offrir une voiture de collection à 500 000 € aux enchères ?

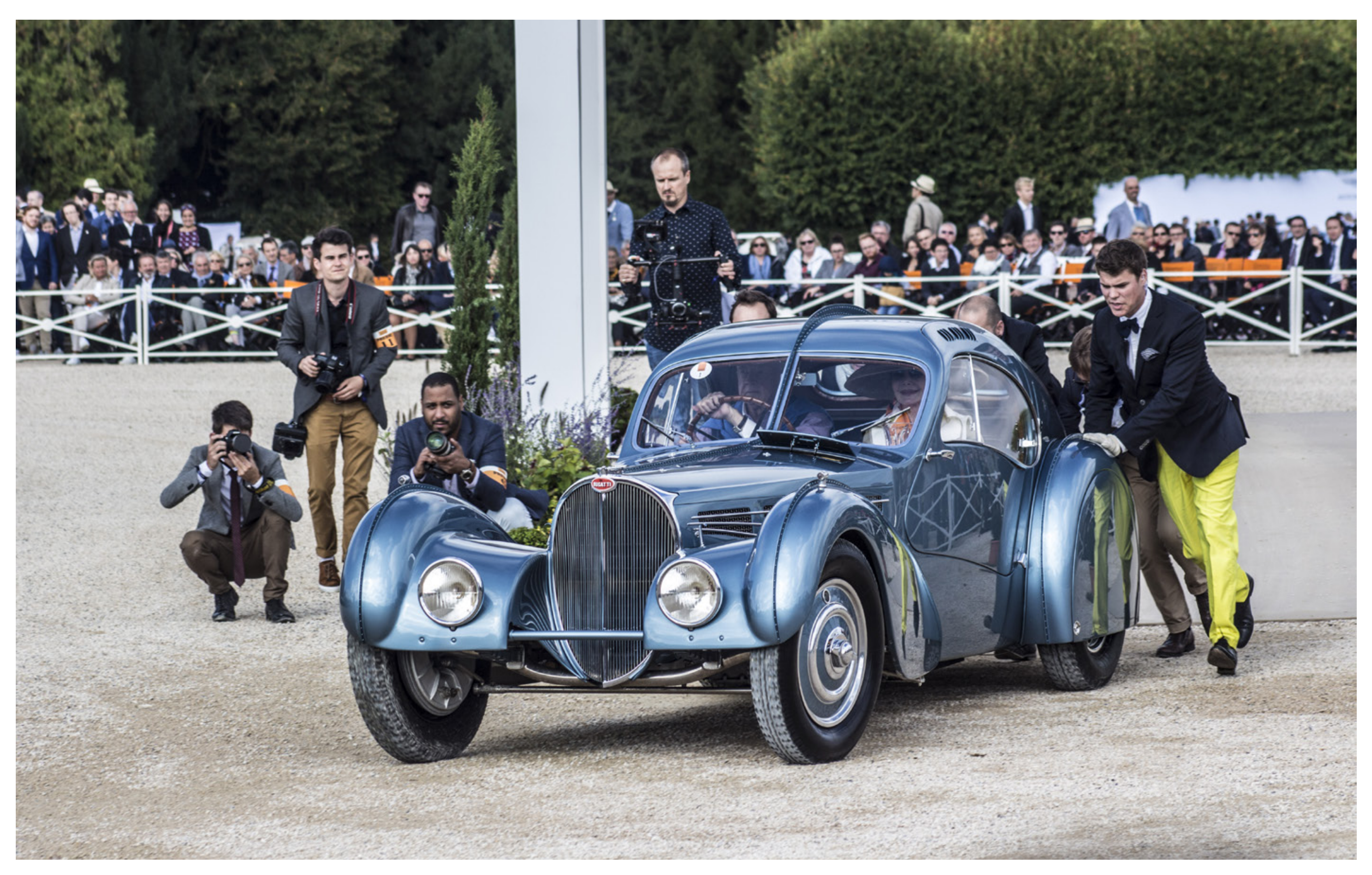


Detroit Electric Model D Brougham(1910), 1er prix catégorie «Un siècle de voitures électriques»



Château de Chantilly, où se déroulait le concours. Ici, on peut apercevoir la Citroën CXPerience

Quelques unes des concurrentes dans différentes catégories.



Cette Bugatti Atlantic de 1936 a rencontré quelques soucis pour démarrer à la présentation devant le jury mais est bien arrivée toute seule pour récupérer son prix à la fin de la journée ! (1ère place «Best of Show avant-guerre»)



Une des nombreuses et très belles Ferrari du Mans



Mon coup de coeur personnel : cette Bugatti Type 57S Gangloff Coupé (1937), sacré 2ème prix spécial des «Bugatti 57S»



La fameuse Ferrari 250 Testa Rossa 58, victorieuse du Mans en 1958, 1er prix «Best of Show après-guerre».



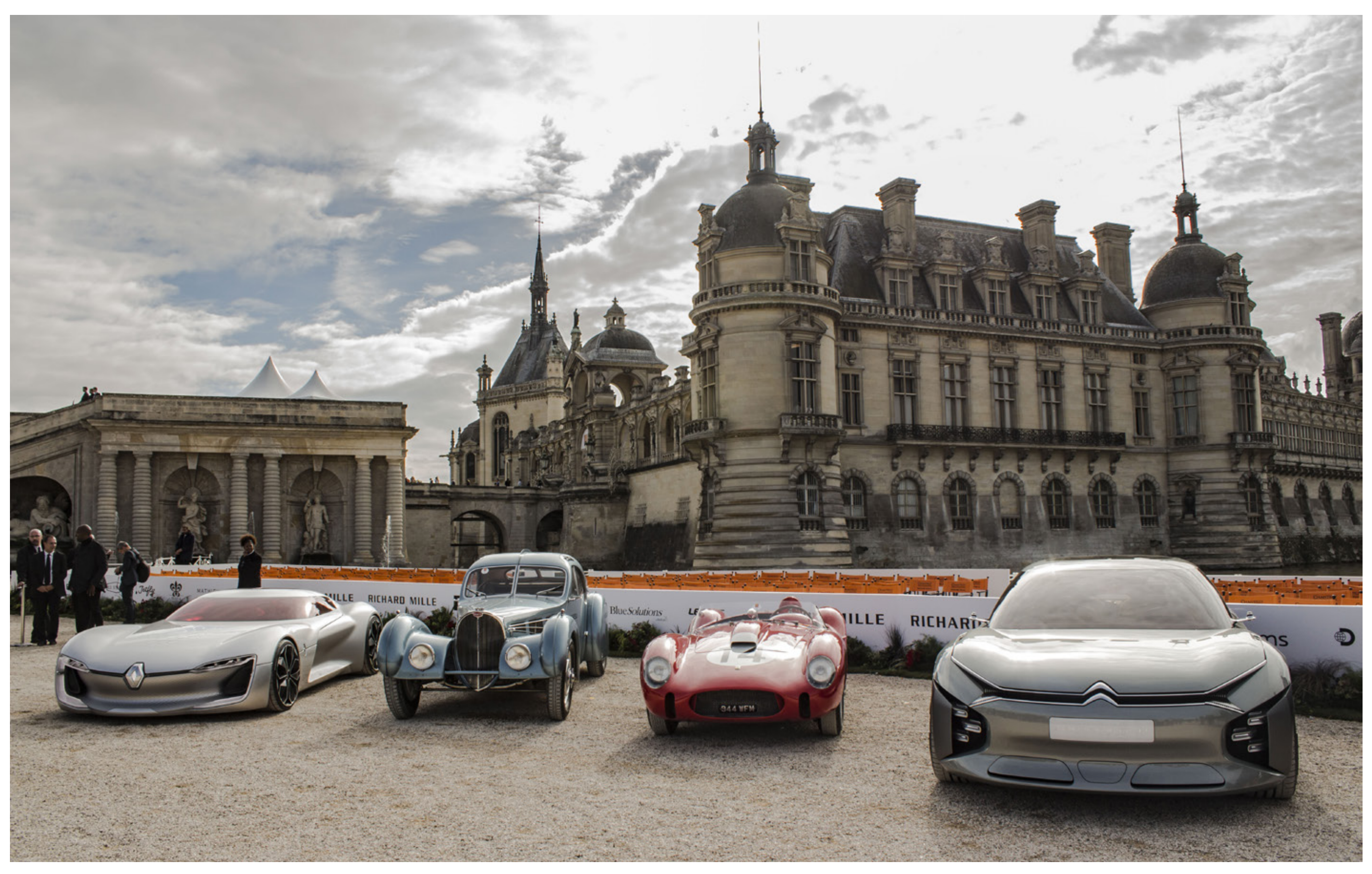
DS21 de Charles de Gaulle



La DS7 d'Emmanuel Macron - on se permettra de relever juste un instant une proximité peut-être plus évidente avec une Audi Q5 qu'une DS21...



Le macaron «Grand prix des clubs» attribué aux voitures les mieux conservées, coups de coeur du jury



Les quatre gagnantes, les trois 1ers prix «Best-of show» : Aux extérieurs gauche et à droite, ex-aequo, la Renault Trezor et la Citroën CXPerience, au centre gauche une Bugatti Atlantic, et centre droit une Ferrari 250 Testa Rossa

UN ARTISTE, UNE VILLE, UNE TECHNIQUE
BERLIN PEINT À L'EXTINCTEUR

Louison Larbodie

Nous avons eu l'envie d'aborder l'art urbain à notre manière, pour en montrer la diversité, de ses acteurs à ses techniques, sans oublier l'environnement dans lequel il prend forme et l'histoire qui y est liée. Commençons par Berlin, ville marquée par l'Histoire et la créativité.

Après plus de dix heures de train et une courte nuit, nous nous levons pour la première fois sous le soleil berlinois. En bonnes amatrices de Paul Kalkbrenner, la sonnerie du S. Bahn1 est déjà une source de joie, nous rappelant le souvenir de Berlin Calling.

Un brunch s'impose dans le quartier de Wedding, avant de se diriger difficilement, mais non sans excitation, vers la fameuse tour de télévision de l'Alexanderplatz. Cette excitation est certes due au simple statut de capitale culturelle et historique que la ville allemande revêt, entre culture undergound et mémoires d'un XXe siècle houleux, mais aussi parce qu'en ce jour un tour de street art s'impose à nous, au cœur de Kreuzberg. L'occasion de réaliser l'acte militant mené par Blu en 2014 aux angles de la Curvystrasse et de la Schlesischestrasse dont on vous parlait à l'époque, ou d'observer une autre de ses œuvres juste à côté du Watergate2 ; mais, plus encore, l'occasion de comprendre la culture de l'art urbain allemand et son attrait international, ainsi que de découvrir collectifs et techniques.

Entre histoire et plan d'urbanisme, l'imposition de l'art urbain dans le paysage berlinois

À Kreuzberg, comme partout ailleurs dans la capitale, les murs sont couverts d'inscriptions, de collages ou de pochoirs. Et ce, bien plus que dans n'importe quelle autre ville. Cela s'explique historiquement, par les choix d'urbanisme que l'Allemagne a fait, et surtout par les événements qui ont profondément marqué tout le territoire au cours du XXe siècle.

Par les cours d'Histoire, et les conséquences géopolitiques qui en découlent encore aujourd'hui, nous avons toutes et tous eu connaissance des deux guerres mondiales, de la victoire des alliés sur les nazis, et de la division qui fragmente ensuite l'Allemagne en zones d'influences. De la dégradation des relations entre les États-Unis et l'URSS, du discours de Fulton en 1946 dans lequel Winston Churchill déclare « qu'un rideau de fer divise l'Europe » et de l'éclatement de la Guerre Froide.

En ce qui concerne spécifiquement l'Allemagne, la première crise de Berlin se traduit par un blocus qui commence le 24 juin 1948 pour prendre fin le 12 mai 1949. Sans que les tensions ne s'apaisent, une nouvelle crise éclate en 1958 qui aboutit à la construction d'un mur, divisant de manière physique l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest. Dans la nuit du 12 au 13 août 1961, un mur est alors érigé au cœur de la capitale allemande.

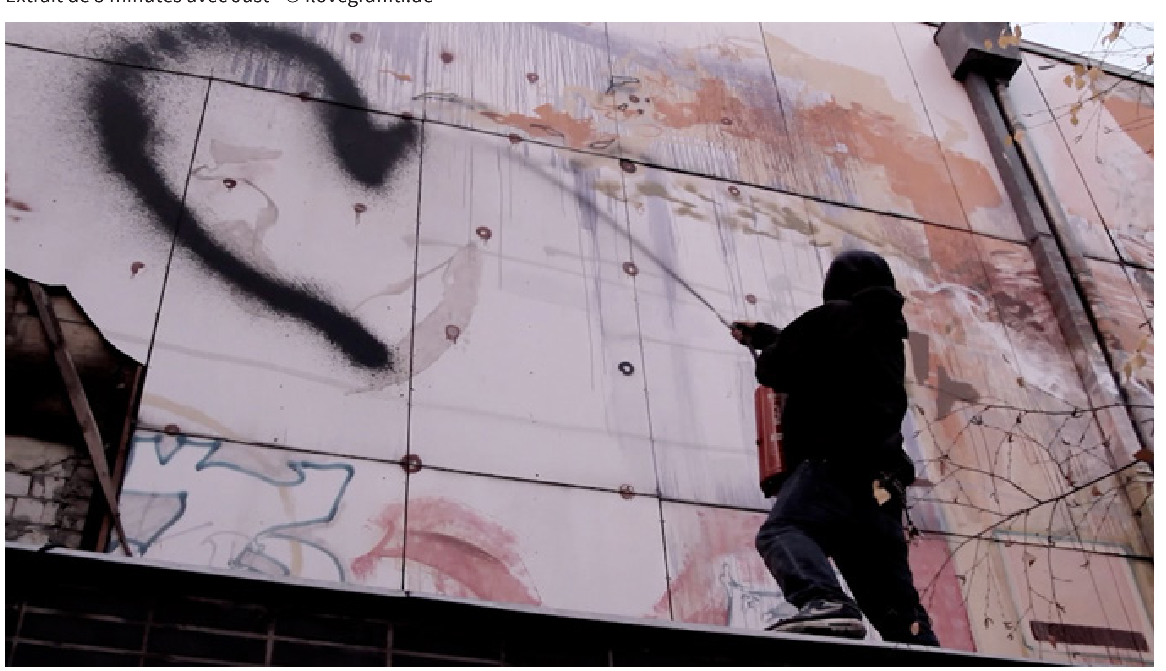
Si l'on s'en réfère à l'article « Berlin not for sale » de Klaus Lüber et Martin Gegenheimer paru sur le site du Goethe Institut, l'apparition de l'art urbain est liée au contexte historique, à la nécessité de s'exprimer face à cette division imposée, dont la capitale est l'essence. Le street art provient également d'une tradition plutôt de gauche préexistante en Allemagne, consistant à exprimer ses opinions sur les murs des maisons. C'est alors du côté de l'Ouest que débute le mouvement, utilisant le mur de Berlin comme un support médiatique et d'expression. Suite à sa chute en 1989, beaucoup de bâtiments vides et désertés permettent la consolidation du mouvement graff avant de s'élargir en street art.

L'apparition de l'art urbain est liée au contexte historique, à la nécessité de s'exprimer face à cette division imposée, dont la capitale est l'essence.



Blu, proche du Watergate - juillet 2017 - © Myriam Bernet / Maze

Extrait de 5 minutes avec Just - © ilovegraffiti.de





Le graff est interdit par la loi, certes, mais le fait de recouvrir les murs reste à la discrétion des propriétaires et ne relève pas des autorités. Ce qui est en soi une exception liée au plan d'urbanisme adopté par le pays suite à la Seconde guerre mondiale.

Effectivement, dans son article « La rénovation urbaine : démolition ou patrimonialisation ? », Maurice Blanc explique que l'Allemagne a fait le choix d'une rénovation dite « douce » dont le but est de « réhabiliter l'existant » tout en favorisant un côté social. Les habitant·e·s sont alors mobilisé·e·s pour les travaux d'urbanisme, de manière individuelle ou par le biais de groupes d'entraides. Ils ont leur mot à dire sur la direction prise par un quartier et leurs intérêts divergents amènent confrontation et parfois consensus.

En ce qui concerne Kreuzberg, le quartier est en partie détruit dans les années 1950, afin d'être rénové. « En 1963, la construction du Mur de Berlin permet paradoxalement de conserver ce quartier : d'une part, le projet autoroutier est abandonné ; d'autre part, ce quartier central, populaire et dégradé, devient un cul-de-sac. Il n'intéresse plus les promoteurs immobiliers ». Mais il intéresse les artistes officiant dans l'espace public.

Berlin et l'art urbain au XXIe siècle, une effervescence créative

On ne peut faire fi du discours sur la ville en pleine effervescence, bouillon de subculture, servi sous toutes ses formes, de l'Eisbein3 à la bière. C'est d'ailleurs pour cette raison que la ville attire aussi bien artistes et touristes, par delà les frontières, amenant au mélange des styles et des manières d'aborder le street art. Cela explique également l'émergence de nouvelles techniques, que des graffiteur·se·s s'approprient pour en faire leur signature. C'est le cas de Just4, découvert au détour d'un parc.

Un mur d'enceinte que domine un majestueux cosmonaute est barré d'une traînée sombre et poudreuse. C'est ainsi que nous apprenons l'existence du Fire Extinguisher Painting, littéralement peinture à l'extincteur, une technique qui nécessite une certaine maîtrise et un bon lot d'expérimentation - et que nous observons une des premières œuvres ratée de l'artiste.

90° à gauche de ce premier mur s'en trouve un autre. Über Fresh (UF) y a apposé sa marque, du haut du building jusqu'au bas de celui-ci, laissant un sillon de lettres verticales à la vision des passant. Une autre technique : une corde en rappel, des bombes aérosols, et l'urgence d'écrire à l'arrachée pendant la descente. 5° plus loin, un mot nous interpelle à nouveau. Celui, illisible, du graff précédent : Just, un writing net et pourtant diffus, arrondi où l'on reconnaît le lointain souvenir du raté précédent pour en constater toutes les possibilités de réussite. Une technique étrange, permettant de tracer de loin et rapidement, pour mieux retomber dans l'anonymat.

Fascinées par cette manière d'aborder l'art urbain, nous avons décidé de faire quelques recherches. Il s'avère que Just n'est pas juste un street artist, mais qu'il est aussi photographe et blogueur. Arte Creative l'a retrouvé en 2012 pour un 5 minutes nous laissant l'occasion d'assister à une masterclass de Fire Extinguisher Tags avec l'artiste. On y apprend que la technique est apparue en 2009 à Berlin et s'ancre dans l'esprit Do It Yourself du tag, cherchant sans cesse à bidouiller de nouveaux outils de peinture et à créer son propre matériel, afin d'innover, d'être plus rapide et dans ce cas afin de pouvoir faire des lettrages encore plus grands.

Alors, en quoi consiste la technique ?

Si l'on s'en réfère au tutoriel offert par l'artiste, bien que dangereuse, la méthode ne semble pas des plus complexes. Il faut d'abord différencier les types d'extincteurs : celui à pression constante de celui à pression changeante. C'est ce dernier qui est utilisé pour taguer, son système de vis permettant d'enlever la pression et de la remplacer.

Pour s'en délester, il suffit d'abord de vider l'extincteur de son gaz carbonique ce qui en théorie rend possible l'ouverture de l'extincteur sans danger. À l'aide d'un marteau, il faut par la suite dévisser la tête de l'extincteur. Comme pour une bombe aérosol il s'y trouve un tuyau dans lequel la peinture va pouvoir être mise après avoir été mélangée.

Si l'on en croit Just, il faut trois parts de peinture pour cinq d'eau, car la peinture doit être assez liquide pour être assez volatile. Ensuite, et ça parait évident, il est nécessaire de refermer le tank et de mélanger la peinture.

Le côté DIY ne s'arrête pas là puisqu'il faut réaliser son propre capuchon permettant à la peinture de sortir en un spray frontal, ce qui peut se faire à l'aide d'une cartouche de silicone qu'il faut fixer au bout du tuyau à l'aide de gaffeur par exemple.

Voilà en substance les rudiments de la technique qu'il a adopté. Simple et complexe à la fois, permettant de nouvelles sensations de peinture, et un visuel qui interpelle. Une exploration de la ville et les découvertes d'une technique et d'un artiste qui nous ont donné l'envie de lancer une série, afin de partir en quête des diverses manières d'aborder l'art urbain à travers le monde. ■

1 Le tramway berlinois

2 Un des nombreux clubs berlinois

3 Plat typique allemand et notamment Bavière

18 – 22 OCTOBRE 2017

fiac!

PARADES FOR FIAC

FESTIVAL DE PERFORMANCES

Maria José Arjona / Constanza Camelo Suarez / François Chaignaud & Marie Caroline Hominal / Dimitri Chamblas & Boris Charmatz / Jeremiah Day / Raphaëlle Delaunay / Ivo Dimchev / Lionel Estève / Gerard & Kelly / Kenneth Goldsmith / Lina Lapelyte / Violaine Lochu / Nicolas Paul / Younes Rahmoun / Christian Rizzo / Trisha Brown Dance Company / David Wampach / Robert Whitman /

27 PERFORMANCES

MUSÉE DU LOUVRE,
PALAIS DE LA DÉCOUVERTE,
PETIT PALAIS, GRAND PALAIS,
CENTRE POMPIDOU,
MUSÉE DE L'ORANGERIE,
MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE

*Accès libre et gratuit dans la limite des places disponibles**

Retrouvez toute la programmation sur fiac.com

*sur réservation au musée du Louvre et sur présentation du billet d'accès au musée et aux expositions au Centre Pompidou

Organisé par
Reed Expositions

Partenaires institutionnels







Partenaire principal
Van Cleef & Arpels

Partenaires médias
arte ACTIONS CULTURELLES
À NOUS PARIS
exponaute
MOUSSE

RENDEZ-VOUS DANS LES ÉTOILES : BRNS REVIENT AVEC SUGAR HIGH

Les ovnis de BRNS ont encore frappé. Leur second album Sugar High promet d'intenses sessions d'écoute dans un monde parallèle, peuplé d'extraterrestres et d'animaux aussi fantastiques que leurs nouvelles chansons.

Sofia Touhami

Musique

Ils nous avaient intrigué avec leur EP Wounded, puis charmé avec leur premier album Patine, et on peut maintenant dire que le mariage est approuvé et consommé grâce à Sugar High. On évitera de placer la nouvelle production dans des cases restrictives et mensongères. La musique de BRNS est plus éclatée et éclatante que jamais, mieux vaut ne pas l'enchainer. Quand un vent de génie souffle sur le paysage musical, la seule chose à faire c'est de s'installer au milieu du courant d'air et de laisser le vent du renouveau indie ébouriffer nos tignasses.

En provenance directe de la lune

Le petit groupe belge un peu fou a bien grandi en quelques années de scène. Nous sommes déjà à une époque où l'on peut clamer, avec un ton nostalgique, que l'on connait BRNS depuis leur premier single Mexico, nous ! On ne peut pas affirmer qu'il y ait un monde différence entre leur musique d'avant et leurs titres actuelles. Il serait plus juste de dire que tout gravite dans la même galaxie autour de l'astre unique qu'ils incarnent, le point central d'où jaillit la créativité mélodique dont ils nous couvrent. Les suggestions algorithmiques des grands sites d'écoutes comme Spotify ou Deezer les associent volontiers à Girls in Hawaii, Balthazar et Vismets. Pourtant, nous maintenons qu'ils sont inimitables. Ils ont une histoire fondamentalement singulière à raconter. BRNS trace sa route dans le terrain semé d'embûches du vilain monde de la musique. Par pur égoïsme, on en viendrait presque à souhaiter que leur traversée ne s'achève jamais, tant les sonorités explorées deviennent de plus en plus pointues et agréables à entendre, même après une centaine d'écoutes.

Quand la bande dessinée prend vie

La pochette de Sugar High représente une planche de BD stylisée, sobre et lumineuse. Les chansons correspondent à l'idée que l'on se fait de l'album en en inspectant l'illustration ; il s'agit bien d'une frise narrative, de celles qui emmènent les lecteurs - et les auditeurs ! - dans les tréfonds d'un monde fictif mais néanmoins réaliste et irrésistiblement attirant. Le premier titre, intitulé The Rumor annonce la couleur : un secret a été révélé, il fait hurler les personnes entrées dans la confidence, et il entraine dans sa chute quiconque osera en dévoiler son contenu. Bienvenu dans la dimension BRNS, attachez vos ceintures, le voyage ne sera pas de tout repos.

Pour les personnes en phase avec la BD de genre, la première écoute de cet opus rappellera inévitablement l'ambiance pesante et pressante des meilleurs tomes de Blake et Mortimer. Le jeu de batterie installe la profondeur de la nuit noire, les rythmes fous tentés par la guitare font courir les personnages, les synthés lancinants n'abandonnent jamais leur rôle de gardien du désespoir. Tout dans la musique de BRNS est une question d'équilibre entre l'espoir lumineux des lendemains et la fatalité assommante de l'instant vécu. Quand une percussion vient redonner du rythme et de la vie à un morceau, elle est immédiatement rattrapée par des petits sons espiègles, allégories des aléas du quotidien qui remettent les pieds sur terre aux idéalistes.

Si près de la fin

Une histoire ne se spoil pas, sous aucune de ses formes. On ne vous dévoilera ni la fin d'un film, ni le dénouement de Sugar High. D'une part parce qu'il est trop important que chacun se fasse son opinion sur l'essence des propos tenus par le groupe. D'autre part parce qu'il pourrait y avoir une infinité d'interprétations à donner à chaque chanson maitrisée au fil de l'album. Il fonctionne comme une éponge à émotions, tout le monde peut y transférer une part de soi et y retrouver des bribes de son expérience personnelle. L'automne accueille avec plaisir ce nouvel opus, sorti le 6 octobre, et qui promet d'être l'album psyché-indé de cette fin d'année. Ne manquez sous aucun prétexte une occasion de vous découvrir, d'entrevoir votre reflet dans le prisme assombri du diamant brut qu'est Sugar High.

Sugar High, de BRNS, © Louis Records, sorti le 6 octobre 2017



Pochette de l'album Sugar High, BRNS

CAMILLE & JUSTINE « TOUT NOUS ÉNERVE ! »

Hortense Raynal

Elles avaient la flemme, elles sont tout le temps énervées, nos questions étaient nulles, elles étaient pas obligées d'y répondre et de toute façon la vie c'est chiant : rencontre NRV avec les YouTubeuses comédiennes Camille et Justine.

Comment est née votre amitié et comment est née votre aventure YouTube, en gros, pourquoi vous faites ça ?

On s'est rencontrées au Cours Florent, on allait souvent manger des nems au resto chinois d'à côté et on a commencé à râler ensemble ! On a tellement râlé qu'il fallait que ça sorte d'une manière ou d'une autre, et comme on est comédiennes, on a décidé de lancer des petites vidéos dans lesquelles on pouvait dire tout ce qu'on voulait !

Fraise ou framboise ?

Fraise parce que dans les framboises y'a trop de grains qui restent coincés dans les molaires.

Thé ou café ?

Café avec du lait. Ou thé, avec du lait aussi. En fait, les deux. En fait cette question est nulle !

Mais pourquoi vous êtes toujours véner ?

Parce que la vie c'est chiant, et que les gens sont chiants. Et comme nous on est chiantes aussi et bah on se véner.

C'est quoi le truc qui vous énerve le plus ?

Bah, tout, autant la buée sur les lunettes et la macédoine de légumes que le racisme et l'homophobie.

Quelles sont les personnalités qui vous énervent le plus ?

Marion Maréchal et Hanouna.

Quelles sont les personnalités que vous kiffez ?

Florence Foresti, Pierre Emmanuel Barré...

Quel est votre état d'esprit en répondant à ces questions chiantes de journaliste ?

La flemme.

Vous prenez quoi au p'tit déj ?

Des céréales wesh.

Pâté ou saucisson ?

(pas très végé friendly celle-là) Toute charcuterie est bienvenue, avec du fromage et un verre de vin rouge #sofrançais.

Un film préféré ?

On a pas les même goûts, Justine est plutôt Tarantino, Lars Von Trier, Haneke et Wes Anderson, Camille c'est Tim Burton, James Gray ou Nolan.

Une citation de kikoo à nous transmettre ?

Big Bisous Bien Baveux Belle Blonde Bien Bronzée Bon Bah Bye Bye (premier kikoo de l'histoire en 6ième sur nos cahiers de texte).

Vous connaissez les Internettes (communauté de femmes youtubeuses) ?

Oui elles nous ont déjà partagées !

Que vous apporte votre aventure YouTube ?

De l'amour, du seum, et plein de projets à venir.

Rencontrez-vous vos abonné-e-s ?

Parfois on en croise dans le métro !

Un conseil que vous avez à donner aux jeunes aujourd'hui ?

Respectez-vous, évitez la télé réalité et jetez vos papiers dans les poubelles. La morale de base. Kiffez-vous comme vous êtes !

Laquelle de vous deux...

...a le deuxième prénom le plus rigolo ?

Bah aucune toutes les deux c'est Marie donc y a rien de drôle...

...est la plus énervée ?

Camille.

..est la plus bordélique ?

Aucune.

...est la plus gourmande ?

Les deux (Camille salé, Justine sucré).

...est la plus relou ?

Justine pense que c'est Camille et Camille pense que c'est Justine.

...ronfle ?

Aucune.

...est la plus râleuse ?

Ça dépend des jours, on se relaie.

Nous, grâce à elles, on se sent moins seul-e à râler !



Camille & Justine

L'ITALIE, DIVINE COMÉDIE TOURISTIQUE

L'Italie est l'un des pays les plus visités d'Europe. Qui déclinerait une escapade dans le temple de l'art, du soleil et de la gastronomie ? Est-ce cependant la seule description que l'on puisse faire de la botte la plus célèbre du planisphère ?

Sofia Touhami

Rares sont les citoyens européens qui n'ont pas passé quelques heures ou quelques jours dans une des grandes villes italiennes. C'est un passage obligé des voyages scolaires, un lieu incontournable pour les weekends en amoureux, un havre de dépaysement aux portes de l'Europe de l'ouest. On peut envisager la visite du pays de deux façons ; soit en accordant quelques jours par an à la découverte d'une des grandes métropoles du pays, et ce tout au long de nos vies. Soit en s'organisant un marathon touristique éreintant pour tenter de laisser son empreinte dans un maximum de villes, à la suite, et en un minimum de temps. Les souliers usés et la collection de billets de train parlent d'eux-mêmes ; la rédaction de cet article s'est basée sur le second itinéraire de voyage. Attrapez vos chaussures les plus confortables et empressez-vous d'embarquer, le rail trip commence maintenant.

Milan, la carriériste

Après cinquante minutes de vol, montre en main, entre Bruxelles et Milan, le dépaysement se fait immédiatement ressentir. Il n'y a rien de plus satisfaisant que de dire au revoir à la froideur de la Belgique pour tendre une main à la moiteur apaisante de la Lombardie.

Milan est une ville coincée entre deux mondes radicalement différent. D'un côté, elle est un centre historique incontournable, elle regorge de trésors architecturaux et elle ne peut s'empêcher de faire briller les yeux de tous les touristes qui la rencontrent pour la première fois. Entre les églises gothiques, les palais somptueux, les façades colorées et les fortifications magistralement préservées, il y a de quoi en perdre son latin.

D'un autre côté, toutes ces constructions centenaires – si pas millénaires – abritent des employés aux considérations radicalement plus modernes. A l'image de la City de Londres ou de la Défense à Paris, Milan est un poumon économique pour son pays. Les jeunes employés sont légions, les carrières se font et se défont entre le dôme et Malpensa. C'est peut-être cette nouvelle passion pour le monde professionnel, et plus globalement la culture de l'entreprise, qui a rendu les Milanais si blasés. Malheureusement, la bonne humeur des autochtones n'est pas au rendez-vous, et ils seront les premiers à admettre ce défaut de personnalité lors de conversations informelles.

Si l'on fait abstraction des gens, le paysage n'en reste pas moins magnifique. Un ou deux serveurs désagréables seront facilement oubliés une fois que vous aurez atteint la galerie Vittorio Emanuele, ou entrepris de parcourir l'immense château Sforzesco.

Dans une toute autre ambiance, à deux petites heures de train de Milan, on trouve Vérone, la ville qui a vu se diviser, en fiction, les familles Capulet et Montaigu. La petite cité n'a pas le même succès touristique que ses voisines, et c'est complètement incompréhensible. Tout dans cet endroit respire la pureté, la sincérité, le calme, la quiétude, bref, l'authenticité. Les paysages se présentent sans parure additionnelle, ils sont magnifiés par la simple lumière naturelle qui couvre Vérone du matin au soir.

Ici, il est inutile de courir de musée en musée pour s'imprégner de la culture locale. Un simple tour dans les rues du centre et un petit détour par le marché suffisent à rendre compte de la beauté naturelle et involontaire de l'endroit. Chaque coin de rue est d'une simplicité rare, mais suscite pourtant l'émoi et l'émerveillement tant il s'offre aux touristes comme un don du ciel.

Le clou du spectacle véronais se joue dans les hauteurs de la ville. En haut de la plus haute colline se trouve la Piazzale Castel San Pietro, une bâtisse fortifiée qui offre une vue imprenable sur les briques rouges de la ville. Les plus courageux s'y rendent à pied, mais il y a aussi un funiculaire rapide qui déposera les fainéants au sommet de la colline. Une fois en haut, personne ne peut nier qu'on se sent comme enveloppé dans une sorte de chape nuageuse, une attraction aimantée et irrésistible cloue les pieds des visiteurs sur les rebords de l'édifice. Le spectacle est saisissant et probablement unique en son genre. C'est un détour conseillé, voire un passage obligé, surtout en début de soirée lorsque le soleil dore les toitures pour faire briller la ville de mille feux.

Galleria Vittorio Emanuele, Milan - © Sofia Touhami / Maze



Marché de Vérone - © Sofia Touhami / Maze

Venise, la machine de guerre

La ville des amoureux rayonne partout dans le monde et exporte sa réputation jusque dans les contrées les plus éloignées. Ce succès est une source intarissable de revenus pour les commerces et les hôtels, on ne pourrait pas se plaindre d'une baisse économique. Seulement voilà, jusqu'où peut-on pousser la recherche du profit ? N'y a-t-il pas un moment où il faut stopper la croissance pour préserver l'essence d'un lieu ?

Oui, les rues sont magnifiques, les canaux romantiques, les orchestres chantants, les églises resplendissantes. Le problème c'est que plus personne ne leur accorde de l'attention. Arriver à Venise s'apparente aujourd'hui à traverser Châtelet-Les Halles en pleine heure de pointe : tout le monde se dépêche de passer d'un point à un autre, sans lever les yeux pour profiter du spectacle alentours. Venise est victime de son succès. C'est une étape à faire dans une traversée de l'Italie, mais ce n'est plus la ville qui marque les esprits.

Heureusement, tout n'est pas perdu. Au milieu de cette foule de touristes oppressante et de la restauration fonctionnant à un rythme inhumain, il reste quelques belles âmes. Les vénitiens sont difficiles à dénicher parmi toutes ces cultures en transit, mais une fois que l'on en trouve un, les conversations qui suivent cette rencontre sont enchanteresses. Dans notre cas, la belle rencontre s'est faite avec un artisan de la ville, qui fabrique, peint et vend ses masques faits mains avec la passion d'un forcené. Là où certains commerçants de Venise pâtissent de l'arrivée massive des masques industriels de piètre qualité, ce monsieur se réjouit de la prospérité de son commerce. Son art lui prend tout son temps, il ne délègue aucune étape du travail, mais il se sent fier du résultat obtenu, et fier de chaque vente effectuée.

Bologne, l'insubmersible

Quand on tombe amoureux, on oublie très facilement ce qu'est un avis objectif. La ville qui a vu naitre la plus célèbre sauce pour spaghetti attire dans ses filets les amateurs de gastronomie et finit par les faire rester grâce à ses dizaines d'autres qualités. C'est un véritable coup de cœur, une ville à ne manquer sous aucun prétexte lorsque l'on entreprend de découvrir la vraie Italie, celle qui vit et qui respire de la même façon depuis des centaines d'années.

Dès le premier pas posé sur le sol bolonais, on se sent faire un bond dans le temps. Tout dans l'architecture, l'ambiance et les attributs de la ville fait vivre aux visiteurs une reconstitution médiévale grandeur nature. Les briques rouges des maisons et les fortifications qui entourent la ville donnent un cachet inimitable à la ville. Hors du temps, hors de l'espace, hors de toute réalité, Bologne offre un dépaysement complet à moindres frais. Cette déconnexion du monde ouvre le champ des possibles : on peut visiter toutes les abbayes des environs, chiner au marché aux puces, ou encore grimper la colline de la Madonna di San Luca pour admirer la vue imprenable dont l'église profite chaque jour.

Florence, l'expérimentée

Il y a les villes princières, puis il y a les autres. Il y a des lieux dans lesquels les Médicis ont volontiers installé leurs quartiers parce qu'ils sentaient que leur grandeur pourrait se refléter dans la magnificence des alentours. Florence faisait écho à la mégalomanie de la plus célèbre des familles patriciennes, tout en gardant son humilité. Aujourd'hui, elle n'a rien perdu de sa beauté, elle s'est même embellie avec le temps. Comme partout, l'érosion aurait dû ternir les bâtisses, faire perdre de son éclat à la cité toscane. Pourtant, aucun ravage du temps ne dénature le visage de la belle Florence. Au contraire, les façades patinées semblent plus belles que jamais, constamment à cheval entre deux âges, perché entre la fougue de la jeunesse et la sagesse des vieux os.

Le meilleur moyen de s'imprégner de l'histoire de Florence reste encore de déambuler sans but dans les ruelles qui convergent jusqu'au Dôme. Ce monument inclassable à l'architecture et aux couleurs atypiques répand autour de lui une toile de chemins qui mènent aux plus beaux endroits de la région. N'hésitez jamais à vous aventurer sur le Ponte Vecchio, à vous enfoncer dans la chapelle Médicis ou à déguster une glace entre deux églises tout droit sorties de la Renaissance.

Rome, le mastodonte

Tous les chemins mènent à Rome, voilà pourquoi il est judicieux de faire de la capitale la dernière étape de votre périple italien. Un des adages latins les plus célèbres place Rome au centre du monde en disant Roma caput mundi. Après avoir visité la ville, on se rend compte qu'il n'y a rien de prétentieux à s'exprimer ainsi ; Rome est véritablement le centre du monde.

Tout y est grandiose, des moulures de portes, aux milliers d'églises successives, en passant par les monuments démesurés qui se succèdent de rue en rue. Il y en a pour tous les goûts : les touristes classiques se rendent au colisée, à la Fontaine de Trévise et à la villa Médicis. Les plus audacieux

prendront plaisir à errer dans les ruelles de Trastevere, à manger un bout à la Pigna ou à escalader la centaine de marches qui les séparent du clos Garibaldi.

Rome ne s'est pas faite en un jour, elle se visite aisément en trois soixante heures avec de l'endurance et de bonnes chaussures de marche, mais elle ne s'oublie jamais. C'est un écrin de pureté dans un pays qui connaît quelques crises mais persiste à s'accrocher à ses valeurs, une perle d'ancienneté qui ne plie pas face aux ravages du temps.

Bonnes adresses et bons plans

Pour finir, voici quelques bonnes adresses éparpillées aux quatre coins de la botte d'Italie !

Bien manger :

Une délicieuse pizza fournie pour moins de 9 euros au Bar Gatto, via L. Da Palestrina 1 à Milan
Des sucreries et pâtisseries italiennes sur deux étages à La Dolceria, corse Buenos Aires 54 à Milan
Des spaghettis aux fruits de mer comme vous n'en gouterez qu'une seule fois chez Fiordaliso Caffetaria Pasticceria, via Nazario Sauro 8 à Bologne
Des crespelle au saumon et une crostata fraiche dans l'adorable That's Amore Café Bistrot, via Altabella 19 à Bologne
Une salade fraiche pour les jours chauds chez MaMMaMia, piazza Del Mercato Nuovo à Florence
Des bruschetta à tremper à volonté dans des gnocchis aux tomates à la Trattoria Della Torre Argentina, à Rome

Bien dormir :

A Rome, l'Hotel Gerber vous accueillera à quelques pas du Vatican dans un cadre idyllique. Ne vous privez surtout pas de la vue imprenable qu'offre le toit de l'hôtel à ses clients.
A Florence, le Relais La Corte di Cloris profite du calme des extérieurs de la ville tout en étant proche des deux gares principales et à quelques centaines de mètres seulement des attractions touristiques. La literie est divine, ça revient presque à s'endormir sur un nuage.
A Venise, pour vous éveiller au son de l'orchestre de la place Saint Marc, n'hésitez pas à réserver une chambre au Ca' del Campo. Le personnel est aux petits soins pour tous les clients, c'est un service digne d'un grand palace et profondément humain.
Vérone se visite en amoureux, rien de tel que de dormir dans un cocon reculé pour profiter pleinement du séjour. La maison d'hôte Alla Villa Liberty est toute indiquée. Tout y est prévu pour y passer un moment de rêve. Le sourire radieux de la maitresse de maison vous convaincra en quelques secondes à peine.
Près de tout et loin du bruit, l'hôtel Florence à Milan offre le confort nécessaire pour se reposer après de longues journées de visite. Le petit déjeuner inclus dans le prix de la chambre ravira vous papilles.


Venise - © Sofia Touhami / Maze



LE DUO JPEG SQUAD VOUS DONNE ENVIE EXPLORER LES VILLES !

Julien (julien.jpeg) et Dominique (dominique.jpeg) partagent deux passions : la photographie et le goût du risque. Originaire d'Orléans, le duo nous prouve plus d'une fois qu'il n'a pas froid aux yeux avec ses photos d'urbanisme impressionnantes. Qu'il s'agisse d'escalader un toit à Paris ou à Londres, les jeunes photographes ne reculent devant rien dans leur quête de l'image parfaite

Louise des Places

L'escouade JPEG (le format d'image que l'ont peut qualifier «d'amateur» que l'on retrouve sur tous les appareils photo et smartphones) démocratise la photographie urbaine : pas besoin d'être un photographe renommé avec du matériel de professionnel pour faire rêver et voyager.

Amis depuis le lycée, Julien (étudiant en commerce) et Dominique (en formation d'ingénieur spécialisé dans le design) décident de lancer JPEGsquad le 4 février 2017 à la suite d'une exploration sur l'ancienne structure du prototype de l'aérotrain partant de Saran au nord d'Orléans.

Principalement tourné vers l'urbex et à raison de trois photos par semaine, le compte @jpegsquad nous emmène à la visite des grandes villes, de jour comme de nuit, des ses rooftops et de ses lieux abandonnés.

Julien et Dominique font dire aux villes mille secrets en utilisant diverses techniques comme le flou, le light-painting, la longue exposition, le noir et blanc... Et en encourant parfois de grands risques :

> «Parmi les photos en haut de toits ou en haut des grues les risques sont différents que ce soit le fait de tomber ou de se faire surprendre par la police ou sécurité. L'une des photos la plus dangereuse et la plus impressionnante est un des rooftops de nuit en pleine City de Londres. Littéralement en face du Gherkin à une hauteur d'environ 20 étages sur un toit gardé car il donnait directement accès à un chantier. Mais on ne regrette jamais les risques encourus lorsque l'on voit nos clichés.»

Toutes leurs photographies sont retouchées avec Adobe Lightroom et s'ancrent dans des thèmes récurrents : la symétrie, la géométrie, l'esprit de grandeur, les couleurs, etc.

Depuis la création de JPEG leur style à connu une évolution : à travers les angles de vues, le cadre ou encore la prise de vue.

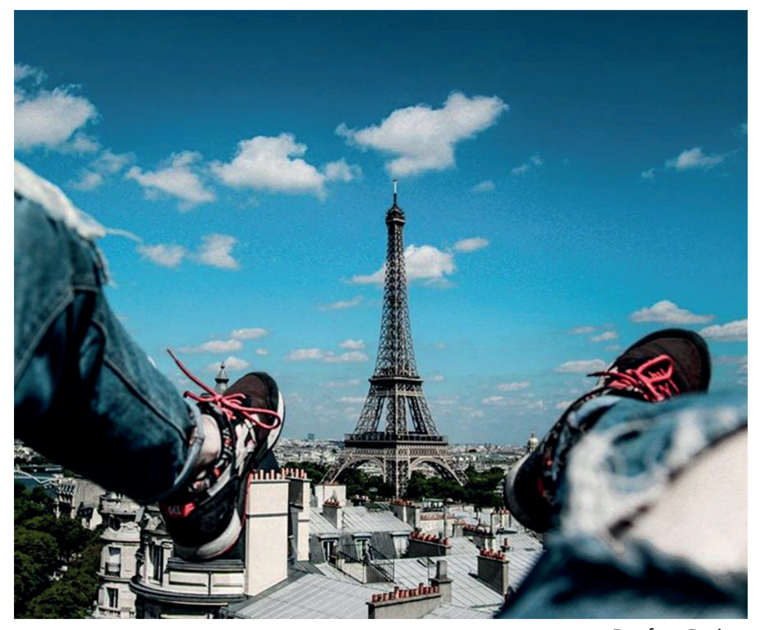
Pour Julien la ville des possibles c'est Paris et sa banlieue pour sa grande diversité en paysages : les toits, bâtiments abandonnés, stations de métro, business centers...

> «Je n'ai pas de ville préférée mais plutôt une wish list comme Tokyo, Toronto, Chicago, Berlin... pour leur grandeur notamment.»

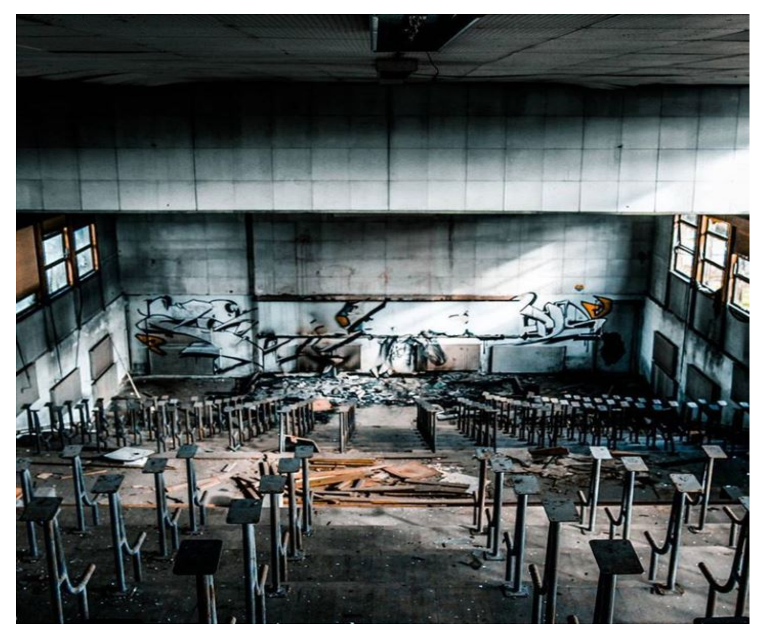
Dominique lui a toujours aimé les paysages urbains surchargés que ce soit de jour mais surtout la nuit. Pratiquant le parkour avant, il a toujours eu un attrait pour les hauteurs, les toits, les grues.

> «Une de mes villes préférées est Londres car j'aime ses deux personnalités jour et nuit qui sont complètement différentes. J'aimerais passer du temps à New-York et dans des grandes capitales asiatiques pour les clichés nocturnes notamment.»

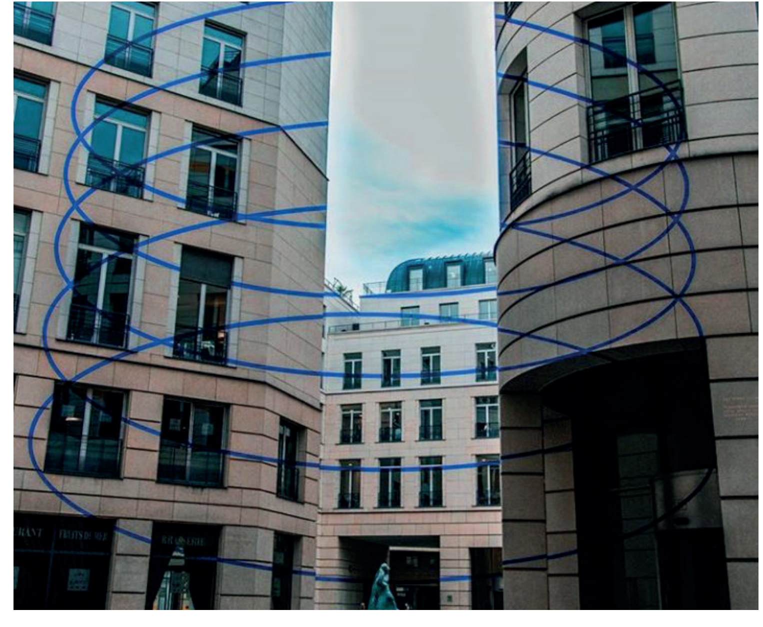
Le choix de la communauté Instagram n'est pas anodin, il a permis aux jeunes étudiants de collaborer avec d'autres photographes amateurs et de proposer encore plus d'images impressionnantes. Lancé sur la plateforme en 2017, JPEG Squad comptabilise plus de 2300 abonnés. Il agrandi aujourd'hui sa communauté avec une marque de vêtements, «FOCUS», disponible sur leur web store : focusbyjpeg.bigcartel.com.



Rooftop Paris



Ecole abandonnée - Orléans



Peinture géométrique sur un bâtiment à Paris.

INDÉPENDANCE KURDE- ENTRE DÉTERMINATION ET LIBERTÉ

Claire Lepoutre

Lundi 25 septembre, le référendum sur l'indépendance du Kurdistan irakien organisé par le gouvernement régional du Kurdistan irakien (GRK) dans la ville de Kirkouk a finalement laissé s'exprimer une volonté kurde favorable à la création d'un État indépendant.

Depuis 2005 et la fin de la dictature du président Saddam Hussein, la région située dans le nord de l'Irak, d'où les Kurdes irakiens ont parfois été déportés et massacrés par les Irakiens, avait obtenu un statut d'entité politique autonome reconnue par la Constitution irakienne. Cependant, ce statut est largement remis en cause par un peuple qui dit avoir souffert d'un manque de reconnaissance de son identité culturelle au sein de l'Etat, sur fond de combats contre l'Etat islamique depuis les trois dernières années.

L'annonce de la participation massive en faveur du oui à l'indépendance, donnée par 92,73 % des suffrages parmi les 72,16 % de votants, a accentué les critiques de la communauté internationale contre le président du Kurdistan irakien Massoud Barzani et contre le manque d'ingérence du président irakien. La région riche de ressources pétrolières entre l'Iran et la Turquie et qui regroupe cinq millions d'habitants requiert une importance géostratégique pour l'Etat fédéral irakien, alors que le peuple kurde se réparti entre les quatre États Irak, Syrie, Turquie et Iran. La communauté internationale quasiment dans son ensemble craint que les revendications séparatistes ne déstabilisent la situation des États voisins et entravent le combat contre l'État islamique. Depuis la semaine dernière Bagdad imposent ses mesures de rétorsions contre le Kurdistan irakien afin d'endiguer la menace.

La célébration du résultat dans un climat tendu

Avant même la fin du combat contre l'État islamique, les Kurdes avaient projeté de réclamer leur indépendance dès la libération de Mossoul des mains des djihadistes, selon Steven A. Cook, doctorant de l'université de Pennsylvanie. À l'occasion du vote, on se souvient que les Kurdes n'avaient pas obtenu le territoire promis par les Occidentaux en 1920 au Traité de Sèvres qui aurait créé l'État souverain du Kurdistan en Turquie. La Ligue des Nations, sous pression britannique, avait décidé à l'époque de rattacher l'ancienne province ottomane de Mossoul à l'Iraq. Le peuple kurde dû s'intégrer entre quatre États, la Turquie, l'Iran, l'Irak et la Syrie, et par la même occasion confronter son particularisme culturel aux nationalismes des régions qu'ils occupèrent, d'après Samir Saul, professeur d'histoire à l'université de Montréal.

L'histoire a pour intérêt de permettre de comprendre les revendications identitaires kurdes aujourd'hui. À cheval entre plusieurs États aux intérêts régionaux divergents, les Kurdes ont pu être instrumentalisés, selon Samir Saul, afin de répondre aux stratégies étatiques. C'est ainsi que les Kurdes furent combattants de plusieurs guerres. En 1975, l'Iran du Shah apporta un soutien matériel aux Kurdes irakiens afin de combattre l'Irak, mais finalement laissa les combattants kurdes qu'on appelle les « peshmergas » à eux-mêmes lorsqu'il ferma leurs frontières, dans un revirement de situation. C'est alors qu'à la fin de la guerre de l'Irak contre l'Iran, en 1988, une centaine de milliers Kurdes furent massacrés par les milices irakiennes de Saddam Hussein pendant huit mois de génocide alors que les Etats-Unis refusèrent de réagir contre l'Irak, même lors du bombardement à l'arme chimique d'un village, du fait qu'ils soutenaient ce pays face à l'Iran.

L'intérêt n'était plus le même en 1991, quand Saddam Hussein déclara la guerre au Koweït. Les Kurdes irakiens s'expatrièrent en Turquie à partir d'où ils s'insurgèrent contre le Président, soutenus par la coalition menée par les Etats-Unis. Les Kurdes se retrouvent une nouvelle fois au milieu des intérêts des États de la région. Les Kurdes reçurent la protection de l'armée de l'air américaine contre le régime de Saddam Hussein et à partir de cette date ils connurent une plus grande liberté et indépendance face à l'Etat irakien et acquirent tous les attributs d'un Etat indépendant grâce à un mur aérien des Américains protecteur. En 1992, le Parlement national du Kurdistan établit la région autonome du Kurdistan irakien entre les trois villes Erbil, Sulaymaniyah et Dohuk, qui possède un parlement, un président et une armée.

Ainsi progressivement le sentiment de posséder une souveraineté s'installa parmi les Kurdes irakiens.

C'est autour de la table des négociations que les Kurdes souhaitent retrouver le gouvernement irakien pacifiquement, malgré les menaces lancées par de celui-ci et par les États voisins. Les Kurdes ont-ils ainsi célébrer les résultats du référendum avec allégresse après l'annonce des résultats, fruit de l'expression d'une large majorité parmi les 3,3 millions d'électeurs inscrits.



Le joie après la victoire du référendum. @Europe 1

Le référendum sur l'indépendance a été organisé par les Kurdes à l'initiative du président kurde, Massoud Barzani, malgré l'opposition ferme de l'Irak et de la quasi-majorité des autres États de la communauté internationale, notamment les États de la région comprenant une minorité kurde. Même si le vote de l'indépendance ne donne pas immédiatement les moyens aux Kurdes de devenir maîtres de leur destin, la voix kurde se tourne irrémédiablement vers des négociations avec le gouvernement d'Irak. Cependant le gouvernement est hermétique à toute justifications pour l'indépendance et souhaite conserver le statu quo. De leur côté, les Kurdes accusent le gouvernement de ne pas respecter le versement de 17 % des revenus à la région, ce qui n'est pas été démenti. La résistance de l'armée kurde contre l'État Islamique à la frontière participe aussi à légitimer leurs revendications.

En cela, un film sorti en 2016 et réalisé par Bernard Henri-Lévy, éminent intellectuel français d'origine algérienne, rend hommage aux « peshmergas », héros de la guerre contre l'Etat islamique ayant combattu avec l'armée irakienne, alliés des Etats-Unis, dans un film présenté au Festival de Cannes mais qui ne connut pas le succès chez le large public. Les combattants kurdes ont ainsi suscité la sympathie de la coalition occidentale depuis les faits de guerre. Le Président Macron, qui reçoit le premier Ministre irakien Haïder Al-Abadi ce jeudi 5 octobre, a communiqué entretenir des « relations d'amitié » avec le Kurdistan irakien tout en insistant sur l'unité de l'Irak à qui la France a prêté 430 millions d'euros cette année pour que le pays se reconstruise et poursuive le combat contre les djihadistes.



Affiche du film Peshmerga réalisé par Bernard-Henri Lévy

Les Kurdes irakiens justifient leur référendum en dénonçant aussi publiquement le manque de soutien de l'armée irakienne apporté à la population kurde pour se défendre contre l'État islamique ce qui mena à la mort de milliers d'entre eux. Selon eux, les Irakiens ne leur ont pas donné le droit d'acheter des armes pour affronter la possibilité d'un danger. L'enjeu du référendum est identitaire mais aussi sécuritaire aux yeux des Kurdes irakiens.

Les Kurdes se sentent aussi humiliés par Bagdad qui dénient leur histoire et leur langue, partie intégrante de leur identité qu'ils craignent de perdre. À Bagdad, on ne parle qu'arabe et la langue kurde est ignorée selon les Kurdes, alors que l'arabe et le kurde sont les deux langues légalisées par la Constitution du pays. La jeunesse kurde ne partagent aussi rien en commun avec les Irakiens pendant que les Kurdes irakiens restent attachés à leurs textes littéraires et leurs mythes.

Les inquiétudes de l'après-référendum

La communauté internationale s'était dite opposée à la tenue d'un référendum dès l'annonce de celui-ci et refusait, tout comme le gouvernement irakien, qu'il n'ait lieu. Bien que les Kurdes soient conscients du peu de chance de voir leur rêve d'indépendance se réaliser dans l'immédiat, ils projettent de mener cette lutte pacifiquement jusqu'à la création d'un Kurdistan indépendant.

La communauté internationale ne croit pas en la faisabilité économique d'un État du Kurdistan en

période de chute des cours de pétrole et les Etats-Unis défendent l'unité de l'Irak tout en dénonçant le comportement unilatéral des Kurdes. Les États-Unis menacent même d'enterrer toute aide en cas d'attaques extérieures futures si les Kurdes continuent de revendiquer l'indépendance. Bien que les États-Unis se placent plutôt du côté kurde, ils ne peuvent pas se porter favorable à leur indépendance car la menace de l'effet domino de l'indépendance kurde sur les autres régions est utilisée depuis 1991 pour faire pression sur l'Irak et éviter que le pays ne se rapproche de son voisin l'Iran. Les Etats-Unis espèrent aussi que les Kurdes syriens fassent la partition de la Syrie pendant que les djihadistes perdent le contrôle de certaines régions mais la Turquie bloque toute montée en puissance des Kurdes dans les pays limitrophes.

La Turquie, et l'Iran qui comprennent eux aussi des minorités kurdes, sont radicalement opposés à l'indépendance kurde car elle constituerait une menace pour la sécurité intérieure et l'intégrité territoriale des États de la région si jamais les Kurdes syriens s'engageaient dans la voie de l'indépendance, pendant que la Turquie est meurtrie par les attentats des séparatistes kurdes du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK) sur son territoire. Un projet serait de créer un Kurdistan indépendant à l'espace du Rojava à la frontière turque, mais il serait très vite réprimé par les Turcs. Les Kurdes irakiens ont aujourd'hui d'ailleurs peur d'un coup de force turc qui les empêcherait de revendiquer plus d'indépendance, bien qu'ils soient eux-aussi fondamentalement opposés au PKK d'idéologie marxiste. Du fait des différences entre culture et religion, les Kurdes ne pourraient pas créer un Etat kurde uni.

L'Irak a insisté à plusieurs reprises que le Kurdistan en reste à ce que lui accorde déjà la Constitution de 2005. Seul Israël s'est montré favorable au référendum et à la création d'un État kurde. La dislocation des pays arabes lui serait bénéfique en tant que puissance régionale. Une alliance avec des Kurdes, un nouvel État non arabe dans la région, leur ouvrirait une porte d'action pour faire face à l'Irak et à l'Iran.

Durcissement de la position irakienne

Suite à l'annonce de la tenue du référendum, le Parlement irakien a voté une série de sanctions en 13 mesures afin de faire pression sur le gouvernement régional kurde (GRK). Le dialogue pourra se faire « dans le cadre de la Constitution » à la condition que le résultat du scrutin soit annulé. Depuis, l'armée irakienne a envoyé lundi 2 octobre une dizaine de chars et des pièces d'artillerie aux frontières du Kurdistan irakien après que les responsables de l'organisation du référendum ne soient menacés de poursuite judiciaire. Pour autant, le gouvernement irakien ne peut se permettre une intervention militaire sans le soutien de la communauté internationale, qu'il n'aura pas. Mais l'Irak n'est reste pas là. Depuis vendredi 29 septembre, le gouvernement impose un blocus aérien sur les vols internationaux à partir et vers les aéroports d'Erbil et de Souleimaniyeh du Kurdistan irakien, exceptés les vols humanitaires, militaires et diplomatiques. Dimanche, la Turquie, le Liban et l'Egypte suspendaient eux-aussi tous les vols à destination de la capitale Erbil.



Le blocus aérien sur le Kurdistan irakien. @La Croix

L'intention kurde reste celle d'emprunter la voie de la négociation pour son indépendance mais le commandant des forces kurdes de Kirkouk, Wasta Rassoul, dit qu'il n'hésitera pas à répondre par la force si la solution choisie par le gouvernement irakien est celle de l'envoi des milices. L'Etat irakien doit combattre dans le même temps la guérilla organisée par les djihadistes et reprendre le Nord de la capitale et les localités situées à la frontière de la Syrie. Cela empêche le gouvernement de Bagdad de concentrer ses forces d'action pour contenir les désirs d'indépendance kurdes. Il a été communiqué très explicitement que si les Kurdes réalisaient leur partition de l'Etat central, l'armée irakienne sera tenue d'intervenir pour récupérer les « territoires disputés » et assurer le maintien de la sécurité pour sa population. De son côté, l'Iran lance un embargo pétrolier sur Erbil et la Turquie menace de faire de même.

Les Kurdes irakiens se disent prêts depuis longtemps à endurer toutes mesures de rétorsions de Bagdad afin de gagner l'indépendance. La ville de Kirkouk est un enjeu fondamental en raison de la richesse en hydrocarbures que les Kurdes exploitent tout en cohabitant avec les minorités turkmène et arabe qui leur sont majoritaires sur ce territoire. Les Irakiens enquièrent les indépendantistes de revenir sur leur velléité d'indépendance et de continuer à maintenir leur économie stable grâce à Kirkouk. Mais ce n'est pas l'intention des Kurdes irakiens. La fierté culturelle aura été exaltée par un référendum historique pour un peuple qui craint de perdre son identité.

NEÏLA ROMEYSSA LA BLOGUEUSE ALGÉRIENNE QUI OSE !

Yolaïna Bar

Neïla Romeyssa ? Ce nom vous est peu -être encore inconnu, mais plus pour très longtemps !



© Neila Romeyssa

À tout juste 19 ans, la jeune et pétillante Neïla dispose de plusieurs cordes à son arc: étudiante à la Sorbonne, créatrice du blog The Coffee Knafeh et instagrameuse (pas comme les autres oui ça existe). C'est en plein cœur qu'elle nous touche avec son univers original, ethnique et coloré aux inspirations maghrébines et orientales. Fraîchement débarquée à Paris, la jeune algérienne a rapidement trouvé ses marques. Retour sur son parcours, ses envies, et son attachement profond pour l'Algérie.

Au commencement, Alger

Tout débute à Alger en 2014, Neïla fait une pause dans sa scolarité, du coup, du temps libre elle en a ! Curieuse et audacieuse, elle décide alors de lancer son propre site en y postant des photos de ses looks prises dans les rues d'Alger. Son objectif : allier son goût prononcé pour la mode et l'amour qu'elle porte à sa ville. Belle initiative pas vrai ? Cependant, Neïla nous confie que dans les débuts ça n'a pas été simple : «Les filles en Algérie ne se prennent pas beaucoup en photo. Du coup, je devais sortir à 5 heures du matin avant le début du marché avec une amie photographe pour être sûre d'être tranquille et ainsi éviter les regards accusateurs et remarques déplacées ou vulgaires. En Algérie on est très souvent regardé, on pense que l'on s'y habitue mais c'est faux».

Son blog c'est donc un appel à l'ouverture d'esprit, à la tolérance dans un pays où les droits et conditions de

vie notamment pour les femmes sont assez strictes. «T'as pas honte de t'habiller comme ça alors que notre pays ne le permet pas», voici un exemple de critique qu'elle a reçu. Pour Neïla, chaque individu a le droit de s'habiller comme il le souhaite tant qu'il le fait dans le respect.

Et ça marche ! Neïla enchaîne les collaborations, les partenariats, et son lectorat se développe petit à petit au Maghreb. Fière de son succès et enthousiaste, elle décide de ne plus parler exclusivement de mode mais de s'intéresser également à la culture arabo-berbere et arabo-orientale. Son blog (NeilaRomeyssa) devient alors The Coffee Knafeh: « c'est un petit jeu de mot qui mêle la culture occidentale à la culture orientale. Coffee car je vois mon blog comme une pause café propice à la détente, à la lecture et à l'évasion. Quant à Knafeh, c'est la petite touche orientale: c'est une pâtisserie que je mange depuis toute petite et que ma grand-mère adorait me préparer» explique Neïla.

Parisienne d'adoption

Arrivée dans la capitale depuis un an, Neïla adore Paris, ses cafés, son ambiance, pour elle c'est un terrain de jeu, un musée à ciel ouvert et se décrit comme «une parisienne d'adoption». «Entre les deux mon coeur balance, je suis algérienne avant tout mais je n'envisage pas de retourner y vivre pour le moment, ici je me sens pleinement épanouie. Cependant, il faut savoir que jamais je ne couperais les ponts avec l'Algérie, c'est mon pays, j'en suis fière et j'adore y retourner « confie-elle.

L'Algérie elle y revient toujours est peu importe la manière ! Que ce soit par des touches dans ces looks, par des repas typiques qu'elle adore déguster, par des spots et paysages extraordinaires qu'elle poste sur son Instagram, par des collaborations avec des marques de bijoux orientaux, par des articles et des rencontres inspirantes sur la culture arabe... Sa marque de fabrique c'est donc ce mélange, sa double culture qu'elle met en avant et interprète à sa façon.

Sensible et attachante, c'est avec beaucoup de simplicité et d'amour qu'elle nous parle de son pays, de ses contradictions, de ses doutes car oui à seulement 19 ans, la jeune Neïla est encore en «pleine recherche d'elle-même» mais une chose est sûre: Neïla sans l'Algérie ce n'est pas Neïla !



© Neila Romeyssa

«LES PILIERS DE LA TERRE» – AU COMMENCEMENT, IL Y AVAIT L'HOMME

Cela fait plusieurs décennies que Ken Follett lance ses bombes littéraires depuis son Pays de Galles natal. Parmi ses missives, un missile a touché en plein cœur une grande partie de la population mondiale. Les piliers de la terre ont creusé leur trou et l'ouvrage est devenu l'un des grands classiques de la littérature contemporaine.

Sofia Touhami

Certains amateurs de littérature sont plus que réticents à l'idée d'utiliser le mot « classique » pour catégoriser des romans encore trop récents. Pourtant, l'ancienneté d'un livre ne lui confère pas automatiquement un statut d'immortel. Au même titre qu'il faut souvent s'incliner face au génie artistique d'auteurs encore vivants. Ken Follett fait partie de ce club très privé des artisans des mots, capables de faire flancher le plus rabat-joie des critiques. Il surfe entre les romans historiques, la science-fiction, l'anticipation et les récits d'espionnage.

Tous les styles lui vont, un rien peut habiller sa plume. Son œuvre pouvant être intimidante de par sa taille et son ampleur, il paraît judicieux de conseiller un point de départ aux lecteurs frileux. Qu'on ait lu Les piliers de la terre à sa sortie dans les années quatre-vingts, qu'on le lise aujourd'hui, ou qu'on s'y attèle dans cinquante ans, l'effet restera le même : la lecture est saisissante, troublante et addictive.

Le synopsis de l'histoire tient en quelques mots. Dans l'Angleterre du XIIe siècle, toutes les catégories sociales qui peuplaient le pays à l'époque tentent d'évoluer et d'avancer sans trop chuter dans un pays rongé par la guerre civile. Le prieur Philippe, le maçon Tom le Bâtisseur, la noble dame Aliena, la sorcière des bois Ellen et son fils Jack, et l'impitoyable seigneur William Hamleigh se croisent tous dans la ville apparemment sans histoire de Kingsbridge. C'est là qu'un nouveau destin se profile pour tous ces personnages, qui auront tendance à croire que leurs ambitions ne pourront se réaliser sans écraser celles des autres. A partir d'un banal projet religieux – la construction de la cathédrale de la ville – leurs vies connaitront des changements irréversibles qui feront basculer leur quotidien, et l'histoire du pays.

Gainsborough comme paysage

Les piliers de la terre se passe dans une époque chronologiquement lointaine mais factuellement intemporelle. Dans une ambiance froide, l'Angleterre décrite montre toute sa sincérité, sa dureté parfois, et surtout toute l'ambition qui l'habite. Le peintre Thomas Gainsborough avait déjà, en son temps, couché sur toile ce brouillard so british, à la fois réconfortant et angoissant. Qu'il s'agisse d'art picturale ou de maitrise verbale, le message reste le même :

là où la nature règne en maître, les hommes tentent soit d'imposer leur supériorité, soit d'écouter les mouvements du ciel et de la terre pour mieux s'en accommoder. C'est dans ce premier rapport cardinal aux éléments que l'on découvre les personnages qui feront battre nos cœurs jusqu'à la dernière virgule.

On ne gâche pas le dénouement de l'histoire en disant que les personnalités en accord avec la nature font partie des bons, et celles qui l'asservissent se rangent dans la catégorie des mauvais. Cependant, le manichéisme ne fait pas partie du style de Ken Follett. Là où il y a une volonté d'agir pour le plus grand bien, il y a aussi des dérives affectives qui rendent les acteurs épisodiquement détestables.

Le huitième jour, Dieu créa la violence

On ne sait si c'est l'action majoritairement ancrée dans les couloirs d'un monastère, ou la patte de l'auteur largement inspirée des paraboles bibliques, qui rend l'ouvrage quasiment prophétique dans l'inconscient de ses lecteurs. Il ne faut pas être un fervent chrétien pour apprécier toute la délicatesse avec laquelle Ken Follett dépeint l'univers clérical, tant dans sa spiritualité profonde que dans ses travers hérétiques.

Grâce au message de paix, d'harmonie, d'élévation et de prospérité véhiculé par la stature du Prieur Philippe, on a la sensation de lire la Bible pour la première fois et d'être happé par un certain prosélytisme latent. La couverture religieuse des événements ne s'arrête pas là, elle va même encore plus loin que ce que la première lecture peut laisser penser.

On dit souvent que le mythe de Caïn et Abel dans l'Ancien Testament constitue le fondement de la violence humaine. Pour rappel, l'un des deux enfants d'Adam et Eve tue son frère, invente ainsi le crime de sang et entraine dans sa chute tout le reste de l'humanité en la faisant entrer dans le cercle vicieux de la violence ascendante. Or, quand on lit Les piliers de la terre, on ne peut nier que les actes posés par certains personnages constituent eux aussi le fondement de quelques qualités humaines, mais aussi et surtout de plusieurs vices qui traversent les âges sans prendre une seule ride. Au commencement, il y avait l'Homme, certes, mais ses défauts se sont développés instantanément après son arrivée sur terre, et Ken Follett matérialise cette apparition avec la plus pure justesse.

William Hamleigh est sans aucun doute le plus ignoble des personnages peuplant l'ouvrage. Cela ne sert à rien d'essayer de le prouver métaphysiquement, ses actes parlent d'eux-mêmes. Placer une personne aussi cruelle, mal élevée, sanguinaire, répugnante, sexiste et dérangée au centre d'une œuvre aux contours pieux peut paraître étrange. Pourtant, à l'image de Satan, le fils Hamleigh rappelle à tous les autres intervenants que le mal à l'état pur existe dans leur monde, et qu'il incarnera les flammes de l'enfer dans leur réalité jusqu'à son dernier souffle. Allégorie de la Violence, cet homme décrié a le mérite de renvoyer aux lecteurs l'image de ce qu'est une personne foncièrement mauvaise, et de leur permettre ainsi de corriger leurs défauts tant qu'il en est encore temps.

La lecture agrandit l'esprit

Ne nous voilons pas la face, Les piliers de la terre est un sacré gros morceau. Le livre fait plus de mille pages, et il explore des thématiques pointues, de l'organisation religieuse des réguliers, aux techniques de maçonnerie ancienne, en passant par le fonctionnement du commerce médiéval ou les stratégies militaires des hordes de chevaliers. Personne n'oserait dire que c'est un bouquin simple à lire, que l'on peut parcourir

en diagonal comme on le ferait avec un Harlequin au bord de la piscine. Néanmoins, il faut rester convaincu qu'il accessible à tous. Il faut un peu de courage pour dépasser les cent premières pages décisives, puis il faut encore plus de bonne volonté pour interrompre volontairement sa lecture afin de renouer avec la vie réelle.

L'œuvre a presque trente ans, et s'est vendue à quelques quinze millions d'exemplaires. Plus que jamais, il faut éviter de juger un livre sur sa couverture – ou sur son épaisseur. Interrogez n'importe quel fan de cette brique, vous pouvez être certain qu'il vous expliquera à quel point il était difficile d'accepter que la fin était proche. Plus le nombre mille se rapproche dans le décompte des pages, et plus l'inconscient lutte avec la concentration pour retarder l'échéance de la fin. On fait corps avec Kingsbridge, une partie de l'âme de chaque lecteur se retrouve dans les briques taillées manuellement de sa cathédrale.

Par bonheur, Ken Follett a transformé son best-seller en trilogie, en lui adjoignant Un monde sans fin (2008) et Une colonne de feu (2017). Tentez donc l'aventure : enfilez vos cotes de maille, enfourchez vos destriers et partez à la rencontre du petit monde singulier de Tom le Bâtisseur et de ses compagnons de route.



Thomas Gainsborough - Rest By The Way (1747)

LE RÈGNE GNASSINGBÉ, CINQUANTE ANS ET PLUS ENCORE ?

Depuis plusieurs semaines, les vagues de manifestation au Togo prennent de l'ampleur et les slogans scandés par l'opposition se crient plus fort. Malgré la demande des manifestant·e·s, la présidence ne semble pas décidée à opérer une alternance politique.

Pauline Lammerant

« Cinquante ans, ça suffit ! ». Cette année marque le cinquantenaire de la mainmise de la famille Gnassingbé sur le pouvoir togolais. Un anniversaire symbolique, mais pas heureux. En 1967, Eyadéma Gnassingbé, le père de l'actuel président, prend le pouvoir en renversant le second président historique du pays, Nicolas Grunitzky. En janvier 1963, il avait déjà participé à l'assassinat de Sylvanus Olympia, premier président du Togo depuis l'indépendance obtenue en 1960. De la même façon qu'il prit pouvoir, son règne dictatorial est teinté de violence, de répression de l'opposition, de fraudes et de manipulations en tous genre. Les élections successives tenues durant cette période se sont pour la plupart déroulées sur fond de soupçon de fraude, notamment de la part de nombreux·ses observateur·rice·s européen·ne·.s. Il aura fallu attendre avril 1991 pour que le gouvernement instaure le multipartisme, sous la pression notamment de François Mitterrand. Malgré l'adoption d'une nouvelle constitution en 1992 limitant le nombre de mandats présidentiels à deux et instaurant un mode de scrutin uninominal majoritaire à deux tours, Eyadéma Gnassingbé contourne la loi et enchaîne les mandats jusqu'à sa mort en 2005 en modifiant la constitution en 2002.

De père en fils

Après une courte période d'intérim, assurée par le président de l'Assemblée Nationale entre février et avril 2005, le dépouillement des scrutins au vote présidentiel fait accéder Faure Gnassingbé au pouvoir alors que son principal adversaire, alors chef de l'opposition, Emmanuel Bob Akitani, se déclare vainqueur légitime avec 70% des voix. Des manifestations éclatent alors dans tout le pays, qui entraîneront la mort de plus de 800 personnes selon la Ligue togolaise des droits de l'homme (LTDH). L'actuel président a remporté deux victoires depuis lors, en 2010 face à Jean-Pierre Fabre malgré les irrégularité dénoncées par l'Union Européenne, ainsi qu'en 2015, contre le même adversaire. Mais la situation économique du pays ne s'améliore pas au fil de ses mandats. D'après les Nations Unies, la moitié des togolais·es vivent sous le seuil de pauvreté. Le petit pays aux 7,6 millions d'habitant·e·s ne bénéficie toujours pas d'un réseau électrique sécurisé, doté de ce qu'on appelle de réseaux araignées, et nombre d'habitant·e·s doivent s'alimenter en eau de ruissellement. Plusieurs milliers de togolais·es vivent dans des conditions insalubres, et on les appelle même des « riverain·e·s décharges » dans certains reportages. La situation serait en partie due à la corruption qui régnerait au sein du pays. L'ONG Transparency International estime que le Togo se classe 23e sur 171 des pays corrompus du continent



Afrique Education

Africain, et qu'il figure à la 116e place mondiale. Une grande partie de la population estime que le gouvernement ne sanctionne pas à sa hauteur la corruption et exige une meilleure gouvernance.

Depuis une dizaine d'années, l'opposition réclame auprès du gouvernement qu'il rétablisse la Constitution de 1992 qui prévoyait un mandat présidentiel unique renouvelable seulement une fois. Face à la situation économique et humanitaire du pays qui ne s'améliore pas, et à l'approche du cinquantenaire du règne de la famille Gnassingbé, l'opposition s'organise. Une désormais figure emblématique de l'opposition a fait son apparition auprès du grand public : Tikpi Atchadam, 50 ans, qui a fondé le Parti National Panafricain en 2014. Il se fait réellement remarqué le 2 juillet, lorsqu'il organise une réunion dans un stade à laquelle plus de 8000 personnes assisteront. Les revendications sont claires : réinstaurer la constitution de 1992 et limiter le scrutin à deux tours. Les 14 partis de l'opposition se réunissent sous ce front commun, et demandent la démission de Faure Gnassingbé et la tenue d'élections anticipées. Une première grande manifestation impulsée par ce nouveau souffle est organisée partout dans le pays le 19 août, où cinq manifestants trouveront malheureusement la mort, et de nombreux autres seront arrêtés. La répression, laquelle a donné le ton, a plongé le pays dans un climat de peur et de tensions. Le 5 septembre, pour apaiser les esprits, le gouvernement annonce des réformes qui permettraient de réviser la Constitution, à l'instar de celle adoptée en 1992, visant à limiter le nombre de mandats présidentiels à deux. Seulement voilà, cette modification serait rétroactive, permettant ainsi au président de briguer encore deux mandats, prolongeant sa présidence potentiellement jusqu'en 2030.

« Dégage, Faure ! »

« Nous allons maintenir la pression. Nous exigeons le retour à la Constitution de 1992. », Jean-Pierre Fabre, président du plus grand parti d'opposition

La rue n'est pas d'accord, elle réclame la démission de l'actuel président. La confiance est rompue, l'opposition ne croit pas à un dialogue sérieux et démocratique. Le mouvement est lancé, et si l'on en croit ses leaders, il ne s'arrêtera pas avant d'avoir obtenu la démission de Faure Gnassingbé. Les 6 et 7 septembre, Amnesty estime que 100 000 personnes manifestaient à Lomé, la capitale du pays, des chiffres historiques preuves d'une mobilisation importante. Jean-Pierre Fabre avait alors enflammé la foule en fin de marche en déclarant : « On ne peut plus parler de Constitution, on ne peut plus parler de projet de loi, il est déjà trop tard. Aujourd'hui c'est une porte ouverte, s'ils ne sortent pas, demain ce sera le peuple qui entrera dans la maison ». En réaction, le gouvernement a fait interrompre les réseaux de télé-communications pour enrayer le mouvement et empêcher qu'il ne s'organise et s'étende. Le 19 septembre, le projet de révision est passé au parlement, qui l'a rejeté. Le président de l'Assemblée Nationale a alors annoncé que, comme le veut la loi, le projet de réforme sera soumis au peuple par un référendum qui devrait avoir lieu dans les prochains mois. Mais le peuple n'en veut pas, il ne croit plus aux mesure de la présidence. Néanmoins Tikpi Atchadam ne veut pas fermer définitivement la porte du dialogue, puisqu'en déclarant le 28 septembre sur une radio locale rejeter l'idée d'un référendum, il nuança tout de même : « Ce serait illogique que les pacifistes que nous sommes rejettent une idée de dialogue pacifique », réclamant un ordre du jour des discussions. Le 20 septembre, des manifestations ont dégénéré et la mort d'un enfant de 9 ans est à déplorer, portant à une dizaine le nombre de décès depuis le début de la crise. Dans la même ville de Mango, 25 personnes ont été blessées ce jour là. Le pouvoir appel au calme et « à la retenue », mais les forces de l'ordre ne se ménagent pas face aux manifestant·e·s. Il est cependant important de noter que le gouvernement ne compte pas que des ennemi·e·s : des partisan·e·s de Faure Gnassingbé défilent elles·ux aussi afin de réaffirmer leur soutien au Président. Dès le 29 août, iels étaient plusieurs milliers, vêtu·e·s de tee-shirt à l'effigie du Président. Le vice-président de l'Union pour la République (UNIR), le parti au pouvoir, avait dès lors déclaré à l'AFP : « Notre pays est confronté à une situation assez inquiétante, créée par des manifestations d'un parti politique, qui ont dérapé en des actes de violence. Nous dénonçons ces dérives. »

Un risque de guerre civile ?

Que l'on accuse le gouvernement ou l'opposition d'en être la source, le pays subit une escalade de la violence, c'est un fait. L'ancien chef d'état ghanéen, Jerry John Rawlings, encourage l'intervention de la CEDEAO (Communauté économique des Etats de l'Afrique de l'ouest) dans la crise dans laquelle s'enlise peu à peu le Togo. Dès la mi-septembre, via une déclaration publiée par son bureau, l'homme inquiet craignait qu'« au regard des morts et nombres de blessé·e·s enregistré·e·s lors des récentes manifestations, [...] cette situation présage une guerre civile non souhaitable [...], la posture intimidante des forces armées montre clairement la pertinence de la nécessité d'éviter une escalade à ce point. »

« Il faut espérer que les togolais·es, gouvernement et opposition, sachent raison garder pour éviter d'amener le Togo vers le chaos qui se dessine », Waka Séra, journal africain

En solidarité avec les blessé·e·s lors des manifestations, le 25 août dernier et le 29 septembre ont eu lieu des opérations dites de journées « Togo mort ». Le but était de paralyser l'économie le temps d'une journée. Malheureusement, si la journée d'août avait



Lomé, le 6 septembre, @Noel Kokou Tadegnon/Reuters

été un succès affiché pour l'opposition, certain·e·s commerçant·e·s ont dit n'avoir baissé leur rideau en septembre seulement pour éviter des représailles de la part d'opposant·e·s extrémistes ; une vendeuse du marché de Hedzranawoe s'est confiée auprès du Journal Jeune Afrique : « J'ai choisi de respecter le mot d'ordre pour compatir à la douleur des familles éplorées mais surtout pour éviter d'éventuels actes de violences de certain·e·s irréductibles de l'opposition ». Et le mouvement ne s'essouffle pas. Les manifestations de grande ampleur ces 4 et 5 octobre ont montré au gouvernement que l'opposition ne relâche pas la pression. Il y a 27 ans, le 5 octobre 1990, le peuple togolais s'était soulevé pour ses droits lors du jugement de membres de l'opposition et après que des jeunes manifestant·e·s arrêté·e·s en août de cette année là aient été torturé·e·s. Symbolique aujourd'hui, le pays continue sa lutte pour la démocratie. Le 5 octobre, alors qu'iels étaient plusieurs centaines de milliers à défiler, un jeune manifestant s'est confié au quotidien togolais Liberté : « nous ne voulons qu'une chose : la fin de cette dictature cinquantenaire. Cette marche, dite «de la colère», est celle du dernier avertissement parce que nous avons tellement pris notre mal en patience. Malheureusement, Faure Gnassingbé reste autiste aux cris du peuple (ce dernier nie le succès de ces appels à manifester, ndlr). Ce qui est sûr, c'est que nous sommes déterminé·e·s à conclure cette lutte qui n'a que trop duré ». Malgré le fait que la journée se soit passée sans heurts d'une violence comparable à celle du 19 août, l'annonce d'un « dernier avertissement » ne laisse jamais présager rien de bon, et si le Président n'écoute pas son peuple et le fait taire, un cran supplémentaire risque d'être franchi.

DU BESOIN DE RÊVER

« Qu'est ce qu'un conte de fée ? C'est une histoire, qui fait plus ou moins rêver, quelque chose qui fait sortir de la vie réelle, du quotidien », a dit un jour Valentin Perrin, photographe, couturier, costumier, maquilleur et grand rêveur.

Phane Montet

Un « attrapeur de rêve » : c'est comme cela que je pourrais définir Valentin Perrin. Une proposition d'un retour au pays de l'enfance, qu'il soit sombre, mélancolique, presque cruel, tout autant qu'aérien, étrange, et d'une beauté à couper le souffle.

Ses photos, ou visions comme il le dit lui même, sont comme une ouverture vers un nouvel espace – plus beau, mais non pas plus clément. Elles peuvent trouver leur source dans un conte mille et une fois raconté, ou dans un quotidien trivial et banal. Cela peut être au départ une simple atmosphère, un accessoire, un costume, un paysage.

Une fois la vision effacée, le créateur tente de retrouver ce moment, de le vivre une nouvelle fois, dans la réalité. Une sorte de défi, celui de retrouver ses rêves dans un monde qui en manque. Le photographe capture cette vision, figée certes, mais unique témoignage de l'évasion rendue possible.

Qu'il y ait une longue étape de construction derrière ces « rêves d'œuvre » importe peu ; mieux, cela participe au rendu naturel voulu par le photographe.

Couturier – costumier de formation, Valentin réalise ses costumes la plupart du temps au moment même du shooting, et les défait tout de suite après, comme s'ils n'avaient jamais existé. La lumière, qui semble si étrange et irréelle, est le plus souvent naturelle.

« Plus je retouche une photo, plus cela veut dire qu'elle est ratée (…) je préfère capturer l'image avec le plus de naturel possible, et ne rien avoir à retoucher ».

Reste enfin les créatures représentées, les plus fictionnelles et imaginaires de toutes ; ce sont pourtant de simples être humains, articulés et arrangés selon l'envie du créateur.

Ce ne sont pas seulement ses rêves que nous offre Valentin Perrin, c'est tout son processus de création : retrouver l'imaginaire dans le réel. Avoir une vision ne suffit pas, le travail de reconstruction est indispensable pour que le rêve devienne réalité. La photographie permet certains trucages mais elle est soumise à son contexte, à son environnement qui sont, eux, bien réels. De plus, cela ancre dans la réalité ce simple songe, ça lui donne une matérialité, une « âme ». S'évader devient possible, rêver n'est plus seulement pour l'esprit mais aussi pour les sens.

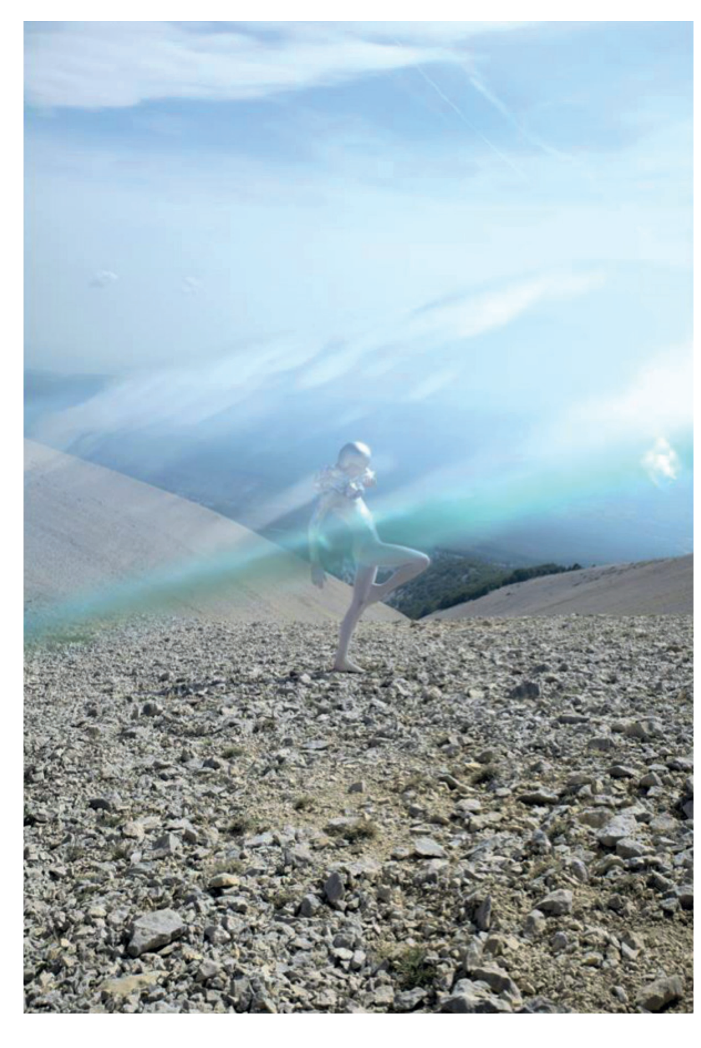
Néanmoins, évasion ne veut pas dire simplification ou fuite. Les contes et histoires d'où Valentin tire ses créations ne nient pas la réalité et sa complexité. Et c'est au contraire dans les contes qu'on trouve le plus de violence. L'enfant n'est pas préservé de la société dans un cocon d'histoires invraisemblables, il y est préparé en adoptant un point de vue enfantin. Le monde s'adapte à lui (et non l'inverse) à travers un simple filtre, celui de son regard.

De la même façon, le créateur nous propose un filtre, proche de celui de l'enfant et pourtant autre : celui d'esthétiser la réalité, de la rendre plus belle. Il ne cache pas la cruauté de ses rêveries, il la met en exergue pour appuyer les contrastes de son image, à la fois belle et triste car inaccessible. Et en effet, qui dit rêves dit cauchemars, et les uns n'existent pas sans les autres.

Créer – c'est un moyen de se rendre maître de son propre monde. Celui de Valentin Perrin ne cesse de grandir et de nous émerveiller. Aujourd'hui en photographie, demain en livre et en expo, peut être bientôt en vidéo. Car ses photos sont avant tout des mises en scène pour (se) raconter des histoires, abstraites ou bien réelles.



Valentin Perrin

Valentin Perrin


Art

DAVEY WREDEN : QUAND LA CRÉATION VIDÉOLUDIQUE SE REMET EN QUESTION

Dans le microcosme du jeu vidéo, certains auteurs se démarquent par leur originalité : la simple évocation de noms tels que Hideo Kojima ou Ken Levine évoquent des univers originaux, qui ont fait leur preuve auprès des joueurs. Penchons-nous sur Davey Wreden, développeur applaudi et OVNI du monde ludique.

Loris Prestaux

Voilà un exercice assez particulier qu'écrire sur un créateur si peu prolifique : deux jeux seulement figurent à sa ludographie, que cinq heures à peine suffisent à compléter. Ô combien plus nous seraient pourtant nécessaire pour en décrypter le message.

The Stanley Parable : the end is never the end

Dans The Stanley Parable, sorti en 2013, vous incarnez donc Stanley, que nous présente le narrateur comme employé de bureau modèle. Quand il découvre que l'intégralité de ses collègues ont disparu, Stanley s'inquiète. Le voilà parti fouiller le bâtiment de fond en comble, parcours décrit par notre nouvel ami le narrateur. Des salles secrètes sont découvertes, un terrifiant complot déjoué, et Stanley retrouve finalement la liberté. Fin du jeu. Ecran noir. Vous avez effectué environ un vingtième du jeu. On recommence ?

Et si on changeait de chemin ? Et si, plutôt que de prendre la porte de gauche, on prenait celle de droite ? Accompagné d'un narrateur toujours plus réticent à commenter nos écarts de conduite, nous traçons désormais notre propre aventure. Vraiment ? Magistralement, Davey Wreden expose le premier mensonge du jeu vidéo : l'illusion du choix. Quand certains jeux nous proposent un scénario s'adaptant - toujours facticement - à nos décisions (on t'a vu, The Walking Dead), The Stanley Parable prend le contrepied de cette mécanique. Il s'attache en effet à nous démontrer que nos choix importent peu, que nos pas nous mèneront toujours là où le game designer l'a décidé. Le message est presque cynique : pourvu que ce manque de choix réel vous déplaise, la vraie vie vous attend toujours dehors.

Si énoncé ainsi, le postulat peut paraître simpliste, détruire cette relation de confiance qui se créé d'ordinaire irrémédiablement entre le joueur et son jeu est un tour de force. Effectué de manière pertinente et drôle, cette mécanique originale qui mène le joueur à se sentir rebelle dans un parcours pourtant balisé montre bien plus long qu'elle n'en dit sur la docilité inconsciente du joueur, ressentant sa liberté là où on lui a dit de la ressentir ; un peu comme Stanley, finalement.

The Beginner's Guide : une ode triste à la création

A la suite de The Stanley Parable, la déferlante médiatique s'abat sur Davey Wreden. Le jeu est caractérisé de révolution vidéoludique, de sommet du genre… Il résume par ces mots son sentiment sur les retours qui lui sont donnés au cours d'une interview :

« I'm a modest man, all I'm trying to do with the HD Remix is to revolutionize not just gaming narrative but of all artistic and creative narrative expression until the end of time. »

Écrans

« Je ne suis qu'un modeste homme, tout ce que j'essaie de faire avec le Remix HD est de révolutionner non seulement le jeu narratif mais aussi tout l'expression narrative artistique et créative jusqu'à la fin des temps. »

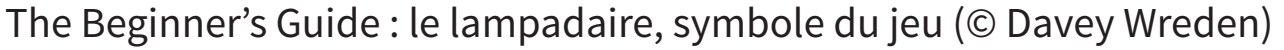
Les compliments pleuvent, l'attention médiatique avec. Deux ans plus tard, en 2015, une deuxième création sort dans une relative discrétion, sans doute causée par l'incompréhension critique : The Beginner's Guide.

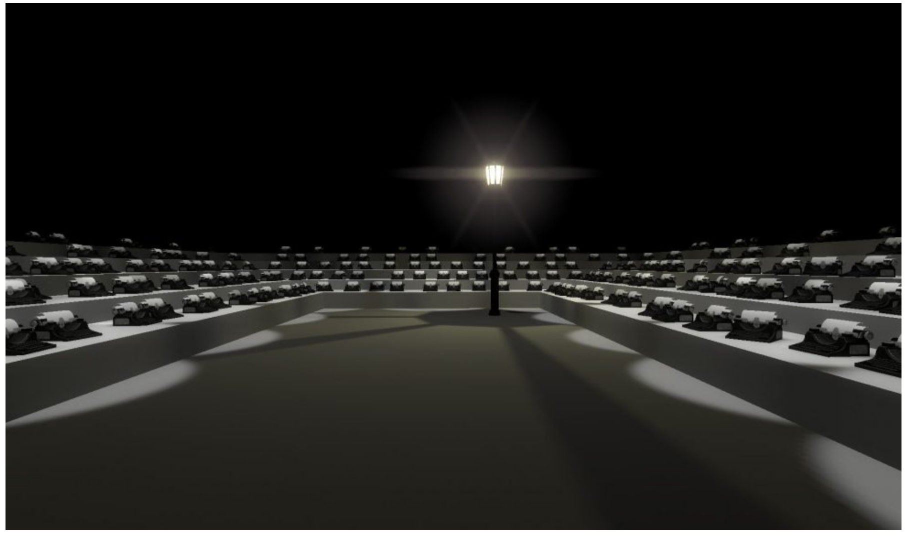
Le synopsis est simple : dans une volonté presque plus muséographique que ludique, la voix de Davey Wreden nous guide très diligemment au travers des jeux du dénommé Coda, présenté comme développeur et ami. Au fil de ces étapes, les niveaux se complexifient en même temps que les situations et les commentaires de Davey. C'est par ces messages, au travers desquels il vous faudra lire entre les lignes, que vous pourrez tirer le réel enjeu du cette expérience, bien différente de celle annoncé. En face d'un créateur qui apparaît toujours plus troublé, vous vous retrouverez finalement spectateur silencieux d'un combat bien plus personnel que ce l'on aurait pu présager.

Difficile d'en dire plus d'un jeu encore plus court et offrant encore moins de complexité dans ses mécaniques de jeu que son prédécesseur. L'appellation de « jeu » a d'ailleurs fait largement débat au sein des cercles critiques du milieu. Pour le désigner, les expressions sont pléthore : promenade graphique, film interactif ou encore le très usité car fort pratique « expérience ». Il serait pourtant erroné de considérer la question du média comme purement contingente ici.

The Beginner's Guide est une histoire de la quête artistique, de l'angoisse destructrice et de l'effet pervers de l'attente critique ; et c'est précisément parce qu'elle met en scène l'absence de sens qui est à l'origine de ce jeu vidéo que ses leçons s'appliquent au média dans son entièreté. Wreden parvient à insuffler une émotion, à faire passer son message sans recourir à la fiction narrative qui nous permettrait fallacieusement de nous sentir concernés, non en tant que personnes joueuses mais comme momentanés personnages d'une intrigue séparée de nous. Davey ne s'adresse non pas à un personnage de l'univers qu'il crée, mais au joueur comme être sans artifice. D'autres jeux au succès timide ont déjà eu recours à ce procédé : Hacknet, ou dans une moindre mesure Her Story ; c'est toutefois la première fois qu'il n'a plus pour cadre le thriller mais bel et bien la réflexion philosophique. Quand finalement l'étendue du message de cette pépite de deux heures nous parvient, le choc est d'autant plus grand que nous n'avons aucun personnage derrière lequel nous cacher.

Davey Wreden ne réalise pas de blockbusters. Vous ne jouerez pas à ses jeux des dizaines d'heures et vous n'atteindrez jamais les classements internationaux. C'est sans importance : pour une fois, le jeu sort de son carcan performatif pour enfin se donner le luxe de l'élévation. Ses jeux proposent une réflexion réelle qui se moque de la grandeur supposée qu'elle devrait se donner : longueur entêtante, graphismes photoréalistes. Comme le cinéma l'a fait depuis bien longtemps, il est heureux que l'on puisse aujourd'hui commenter, apprécier un jeu en dehors de ces ordres de grandeurs qui ne disent rien sur sa philosophie, son émotion. Cette dernière est intacte, passant de l'hilarité d'un Stanley au vague à l'âme d'un Coda, tout un éventail de sentiment est mis en jeu sans que jamais y soit mis en obstacle une apparente fiction : comme la suspension de crédulité, c'est une convention dont Wreden s'est largement passée. Le développeur ainsi se fait professeur, et les leçons que nous apprennent ses jeux se gravent dans notre peau pour chaque touche que nous actionnons. Pour cela, le jeu vidéo selon Davey Wreden mérite sa place au rang d'art.


The Beginner's Guide : le lampadaire, symbole du jeu (© Davey Wreden)



CHRISTOPHE HONORÉ
« JE N'AI JAMAIS VRAIMENT DÉCIDÉ D'ARRÊTER D'ÉCRIRE DE ROMAN »

Christophe Honoré publie en cette rentré un nouveau roman, Ton père, marqué par la peur et le questionnement autant de la condition homosexuelle aujourd'hui que de la création artistique. Il monte actuellement son nouveau film, Plaire..., tourné cet été entre Paris et la Bretagne où il revient sur sa jeunesse. Rencontre avec Christophe Honoré, entre cinéma et littérature.

Mathieu Champalaune

Ecrivain-cinéaste ou cinéaste-écrivain ? Qu'importe quand il s'agit de Christophe Honoré, un artiste qui aime varier les expériences et mêler les genres artistiques. Douze ans après son dernier roman, il publie Ton père (7 septembre 2017, Mercure de France) en cette rentrée. Dans ce livre, Christophe Honoré mêle la fiction à l'autobiographique, sans faire tout à fait de l'autofiction. Le narrateur de ce roman, cinéaste homosexuel, y raconte comment il retrouve un matin sa fille avec un bout de papier qu'elle a retrouvé punaisé sur leur porte. Sur ce bout de papier, une blague de mauvais goût, et là tout dérape. Une suite d'évènement advient sans que ce narrateur ne sache quoi y comprendre vraiment. Il mène alors une enquête pour tenter de tout démêler.

À cela s'ajoute le récit touchant de sa vie avec sa fille ainsi que des réflexions sur l'état de sa création et sur ce qu'est être homosexuel aujourd'hui, après la Manif pour tous. Mêlant le vrai et le faux, Christophe Honoré raconte aussi la préparation de son nouveau film et fait la place aux figures, à la fois absentes et omniprésentes d'artiste mort du SIDA. Il vient de passer son été à tourner ce nouveau film, nommé Plaire… . Christophe Honoré y revient sur sa jeunesse étudiante à Rennes et évoque son rapport à l'homosexualité et au SIDA. Alors qu'il est en train de train de monter ce nouveau film qui sortira en 2018, nous l'avons rencontré pour parler de littérature, de cinéma, de sexualité et de notre époque.

Vous n'aviez pas publié de roman depuis 12 ans. Qu'est ce qui a motivé l'écriture de ce nouveau livre ?

Je n'ai jamais vraiment décidé d'arrêter d'écrire de roman. Lorsque j'ai publié mon dernier livre Le livre pour enfants (éditions de l'Olivier, 2005), je venais de sortir Ma Mère juste avant de réaliser Dans Paris. J'ai enchainé les films depuis, avec presque un par an, ce qui ne me lassait pas beaucoup de temps pour écrire. D'ailleurs, quand j'ai commencé à faire du cinéma, j'avais déjà publié quatre romans et on regardait alors mes premiers films avec l'idée que j'étais un romancier qui faisait du cinéma. Mais comme je le raconte dans Ton père, j'ai continué à passer énormément de temps à essayer d'écrire sans jamais parvenir à aboutir à un livre. Quand la suite des évènements que je relate dans le livre ont commencé à me tomber dessus – ce mot qu'on a punaisé sur ma porte ainsi que les évènements qui ont suivi -, j'ai pris conscience, assez vite, qu'il était important que je prenne la parole sur ce sujet. L'écriture de ce roman m'a toutefois pris quelques années, certainement parce que je m'avançais sur sujet très personnel. C'était compliqué de décider de ce que j'étais prêt à dire et ce que je ne voulais pas dire.

Comment avez-vous trouvé cet équilibre justement ?

J'ai d'abord écrit beaucoup de chapitres, dont je me suis ensuite délesté. Mes mauvaises habitudes de cinéastes m'ont rattrapées et j'ai alors envisagé ce que j'avais écrit comme un ensemble de rushs qu'il fallait assembler. J'ai donc conçu l'écriture du livre comme un montage où je me suis passé de certains épisodes, et ai décidé d'adopter la forme de l'enquête, qui me

semblait être celle qui correspond le plus à la manière de cauchemar que j'avais vécu. L'intervention de la fiction m'a permis aussi de ne pas transformer ce livre en un règlement de compte, ce que je ne souhaite pas. Je ne voulais pas embarrasser mes proches.

Pourquoi avoir transcrit ces évènements en un livre plutôt qu'en un film ? Qu'est-ce que la littérature permet que le cinéma ne permet pas ?

À partir du moment où je m'engageais sur un récit à la première personne, je n'avais pas le désir de passer par l'incarnation de comédiens. J'avais un souci de sincérité et j'aurais eu l'impression de tricher. Je suis pourtant convaincu d'appartenir à une famille de cinéaste-« auteurs » qui font des films à la première personne, où l'engagement personnel du cinéaste est profond. L'écriture me permettait toutefois de prendre le temps d'une réflexion. Même s'il y a ce récit d'enquête, j'avais le sentiment que ce livre pouvait prendre la forme d'une sorte de manifeste d'une parole homosexuelle d'aujourd'hui, où les combats à mener serait moins de l'ordre des questions de discrimination de la sexualité ou de l'expression d'un érotisme homosexuel, mais se concentrent plutôt autour d'une figure, qui me semblait assez absente de la fiction, qui est celle du père homosexuel. Lorsque j'ai décidé de faire un enfant, je n'ai pas trouvé de modèle de père homosexuel dans la littérature ou dans le cinéma, et il me semble que cette figure n'existe toujours pas vraiment. La légitimité de ce livre était de faire advenir la figure du père homosexuel, et j'avais l'impression que c'était plus juste de la travailler par la littérature que par le cinéma.

« Lorsque j'ai décidé de faire un enfant, je n'ai pas trouvé de modèle de père homosexuel dans la littérature ou dans le cinéma, et il me semble que cette figure n'existe toujours pas vraiment »

Lauranne Wintersheim pour Maze Magazine



Avec ce livre, vous proposez une forme mutante qui mélange carnet de notes, journal, essai, roman policier, autofiction...

Ça vient de mes goûts de lecteur ; Le mentir-vrai d'Aragon est quelque chose qui m'a toujours plus. L'autofiction telle qu'exprimée par des auteurs comme Annie Ernaux ou Christine Angot donne des livres qui me touchent beaucoup. Il y aussi l'influence de Lunar Park de Breat Easton Ellis qui m'a beaucoup marqué. J'ai le sentiment que je serais incapable d'écrire un roman purement romanesque et fictionnel, même si cette forme peut parfois m'intéresser en tant que lecteur. Cette forme chaotique et impure, je la cherche aussi beaucoup au cinéma. Cette forme est celle qui correspond à la manière que j'ai de voir le monde. Cette perception est chaotique et j'aurais l'impression de mentir si je rendais le monde plus lisible que je ne le vois.

Le livre est parsemé de photos : des portraits d'artistes évoqués ainsi que des photos personnelles. Est-ce qu'en mélangeant texte et images dans ce livre, vous cherchiez, d'une certaine manière, à faire quand même du cinéma autrement ?

J'ai eu l'opportunité de mettre des images parce que c'est la caractéristique de la collection « Traits et portraits » dans laquelle ce livre est publié. J'ai essayé de choisir des images pour les faire dialoguer à distance avec ce que je racontais. Les images complètent l'interrogation de la figure du père homosexuel dans le texte en la doublant d'une question : « Après qui je prends la parole ? ». Ce n'est pas un hasard si j'ai choisi de prendre la parole après des artistes que j'ai découvert durant ma jeunesse et que, une fois arrivé à Paris, je n'ai pu rencontrer parce qu'ils étaient tous mort du SIDA. Je ressens encore aujourd'hui leur absence. Je me sens en manque des œuvres qu'ils auraient pu produire aujourd'hui. Le recours à leurs portraits me donnait l'impression de donner une sorte de hors-champs au livre. Ils sont disparus mais sont très présents dans mon travail et ma réflexion.

Dans ce livre, vous évoquez aussi la préparation de votre nouveau film, Plaire…, qui est également marqué par un geste autobiographique tout en étant fictionnel. Ce livre est-il aussi une manière de doubler le film d'un récit plus directement autobiographique, en utilisant un autre médium ?

Pour moi, tous mes projets sont liés les uns aux autres. Ces deux projets, le livre et le film, sont très liés. Ce sont deux manières d'interroger l'homosexualité et le rapport au SIDA. J'ai écrit le film en parallèle de la fin de l'écriture de ce roman et j'alternais l'écriture de l'un et l'autre, ils se sont énormément nourris. Il y a même des phrases qui traversent le film qui sont aussi présentes dans le livre. Je les conçois vraiment comme membres d'un diptyque, et même d'un triptyque puisque je prépare également une pièce de théâtre autour de ces figures d'artistes dont les photos illustrent ce roman.

Dans les années 90, lorsque les artistes de ma génération avaient vingt ans, il semblait difficile de reprendre directement la parole sur ces thèmes, en tant que témoin, après des artistes comme Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès, Derek Jarman ou Jacques Demy qui ont été plus que des témoins mais des victimes et qui ont produit des œuvres marquées par la détresse liée au SIDA. Ce n'est surement pas un hasard si on est plusieurs artistes homosexuels à reprendre la parole aujourd'hui sur ces sujets plutôt qu'il y a dix ans, où l'on pouvait encore avoir une parole joyeuse et libérée sur les différentes formes de sexualité. Quand j'ai fait Les Chansons d'amour, qui est un film d'après la mort, les personnages essayaient d'être dans un printemps qui chante. Avec Plaire…, j'assume davantage la gravité qui est plus directe, ça ne chante plus !

«Se taire et dire que [la Manif pour Tous] ce sont des fachos auxquels il ne faut pas répondre me semblait être une attitude que l'on ne pouvait pas se permettre.»

Cette gravité correspond-t-elle à l'époque que vous décrivez ou à notre époque ?

La libération de la parole homophobe au moment de la Manif pour tous fait que l'on sent soudain qu'il faut prendre les armes et qu'il ne faut pas leur laisser le terrain (cf. la tribune que Christophe Honoré avait signé en 2012). Se taire et dire que ce sont des fachos auxquels il ne faut pas répondre me semblait être une attitude que l'on ne pouvait pas se permettre.

Vous semble-t-il plus difficile de créer aujourd'hui qu'il y a dix ou vingt ans ?

Quand je suis arrivé à Paris il y a une vingtaine d'années, je ne connaissais personne. Trois mois après je suis rentré au Cahiers du cinéma. J'ai publié très vite un premier roman jeunesse (Tout contre Léo, L'École des loisirs, 1996) puis un roman aux Éditions de l'Olivier (L'infamille, 1997) et puis j'ai réussi à réaliser mon premier film, 17 fois Cécile Cassard. Tout cela en très peu de temps. Je ne sais pas si ça serait aussi simple si j'arrivais à Paris aujourd'hui et en même temps je ne sais pas si l'époque est plus difficile pour un jeune qui arriverait aujourd'hui. C'est compliqué de juger parce que la perception que l'on a à 45 ans et à 25 ans n'est forcément pas la même. L'enjeu pour moi n'est plus maintenant de faire un film ou d'écrire un livre, mais de savoir quel livre écrire et quel film faire.

Dans Ton père, vous racontez votre retour à Rennes

pour la préparation de votre nouveau film. Comment se sont passé ces retrouvailles avec la ville de vos années d'étudiant ?

Quand j'ai fait le travail de repérages il y a un an en passant quelques jours à Rennes, j'en suis rentré un peu effrayé. Je me suis pris mon âge dans la figure et le fait d'être dans l'incapacité de ressentir l'ambiance dont j'avais le souvenir, ce qui était normal. Mais je me suis surtout posé la question de si cette ville était filmable. C'était difficile pour moi de trouver, en me baladant, des endroits que j'avais vraiment envie de filmer. Lorsque je suis retourné en juin à Rennes pour le tournage, j'étais fébrile et étrangement ça a été le tournage le plus heureux. On a tourné beaucoup de nuit, si bien que je rentrais du tournage vers 4-5h du matin, soit les horaires vers lesquels je rentrais bourré quand j'étais étudiant. Les rues ont changé, mais la nuit rennaise n'avait pas changé. J'ai réussi à filmer dans l'appartement où j'habitai, ce qui était très troublant. On a aussi tourné dans des bars que je fréquentais à l'époque.

J'ai adoré être étudiant à Rennes mais au bout d'un moment j'ai eu un sentiment d'asphyxie, je croisais toujours les mêmes personnes, j'allais toujours au même endroit et rien ne pourrait m'arriver dans cette ville. Je me souviens des gens qui étaient un peu plus âgés que moi qui disaient ne pas vouloir partir à Paris, ce qui signait une forme de défaite, de ne pas avoir osé se confronter à un refus. Or être artiste, c'est prendre ce risque de se confronter à ce qu'on vous refuse de l'être. Mais maintenant que je vois les rushs du film, c'est très étrange, je me demande pourquoi j'ai filmer certains lieux qui m'apparaissent comme des clichés, comme le parc Thabor ou le Théâtre National de Bretagne. Je ne sais pas quelle vision de la ville je vais offrir au public. C'est une ville moins stimulante pour faire des images que Nantes ou Brest. On ne sait pas comment la cerner, elle n'a rien de très singulier.

«Lorsque je suis retourné en juin à Rennes pour le tournage, j'étais fébrile et étrangement ça a été le tournage le plus heureux.»

Après des adaptations comme Les Malheurs de Sophie ou Métamorphoses, vous êtes revenu à un récit plus personnel. Comment cela vous est venu ?

C'est un peu un hasard si j'ai enchainé deux adaptations, même si Métamorphoses me semble être un film très personnel mais d'un point de vue formel ou idéologique. Il y avait une forme d'urgence à filmer la jeunesse et des quartiers du sud de la France. Je n'arrive pas trop à expliquer comment est né ce nouveau film, Plaire…, si ce n'est surement une volonté d'alterner les projets. Il faut d'abord trouver le désir de refaire un film et de se positionner devant un nouveau défi. Je n'ai pas d'intérêt à refaire Les Chansons d'amour. D'ailleurs, je n'aurais peut-être pas dû faire Les Bien-aimés, même s'il est différent des Chansons d'amour, par sa forme plus ample et romanesque.

Qu'est-ce qui motive votre lien avec la littérature en tant que cinéaste ?

Quand j'étais adolescent je rêvais d'être cinéaste et mon rapport au mon monde était défini par ma cinéphilie, mais j'étais en même temps un grand lecteur. Je me suis d'abord exprimé en littérature parce que c'est beaucoup plus simple d'écrire un livre que de faire un film. J'ai bien vu au moment de mon premier film que j'étais un cinéaste impur, pour lequel la littérature comptais beaucoup. Ce qui me rapprocherai des cinéastes de la Nouvelle Vague, c'est cette vocation d'écrivain frustré, dans les films desquels la littérature constitue un hors champs fort. J'aime l'idée de rendre impur le cinéma : j'ai tendance à écrire des scénarios avec des digressions, où les dialogues ont un poids trop important ou à envisager le travail de montage et de la mise en scène d'une manière littéraire.

«Quand j'étais adolescent je rêvais d'être cinéaste et mon rapport au mon monde était défini par ma cinéphilie, mais j'étais en même temps un grand lecteur.»

J'ai l'impression que quand la littérature s'est penchée sur le cinéma français, ça a créé des films étranges qui ont essayé de renouveler le cinéma et de dire autrement, que ce soit les films réalisés par Sacha Guitry, ceux de Marcel Pagnol, d'Alain Robbe-Grillet, de Marguerite Duras ou de Jean Cocteau. Ce sont des expériences que parfois les cinéphiles dédaignent mais qui font partie de mon bagage. Sans vouloir me comparer à eux, car je ne suis ni les écrivains, ni les cinéastes qu'ils sont, nous partageons un même champ de recherche.

Il y a une grande place du cinéma dans la littérature contemporaine française aujourd'hui. Comment l'expliquez-vous en tant qu'écrivain-cinéaste ?

A l'exception d'auteurs comme Yannick Haenel ou Tanguy Viel, ces références aux cinémas correspondent toujours à un cinéma qui n'existe plus. Ce n'est jamais pour parler du cinéma actuel mais souvent pour parler d'un certain âge d'or, souvent hollywoodien. Le cinéma est toujours envisagé à travers les genres. Finalement je vois peu d'écrivains qui se frottent au cinéma d'aujourd'hui, parce que c'est plus compliqué et plus difficile à comprendre. Mais c'est ce qui rend le cinéma d'aujourd'hui passionnant et je suis ravi d'être cinéaste maintenant. Les gens qui font du cinéma aujourd'hui me stimulent. En parlant d'un cinéma pré-Nouvelle vague, on est dans l'ordre du lieu commun, comme clichés et références partageables par tous, qui rend le cinéma plus simple à envisager par la littérature. ■

Ton père de Christophe Honoré, éditions Mercure de France, collection «Trait et portraits»

PHENOMENAL WOMEN : AU-DELÀ DU CLICHÉ DE LA YOUTUBEUSE BEAUTÉ

Qui connaît le forum 18-25 comprendra l'intérêt de cet article.

YouTube, ses milliers d'heures de vidéo, ses pubs, sa politique de monétisation controversée et ses fameux commentaires. Au-delà de ça, YouTube, c'est aussi un usage tristement genré si l'on s'intéresse aux statistiques. En effet, les «clichés» sexistes s'y répètent et reproduisent les codes d'une société qui, malgré les améliorations, reste largement favorable aux hommes.

Dorian Le Sénéchal

Écrans

Ainsi, les femmes, minoritaires de quelques pour cent (46/54 %) sont peu représentées dans les chaînes les plus vues. La première «youtubeuse» du top 50 n'arrive qu'en 21e place (hors VEVO et le replay d'Ellen). Cette inégalité n'est pas le seul problème de la plateforme : une étude des sujets et des vues montre que les pires clichés sexistes sont reproduits sur le site. Yuya, la fameuse youtubeuse n° 21, réalise sans surprise des vidéos beauté/lifestyle. Cela n'est en soi pas une problématique, le fait que les créatrices de la plateforme restent cantonnées à ce type de sujet l'est, lui. Les Internettes, dans leur documentaire YouTube : Elles prennent la parole dénoncent ces problèmes. Maze a pu poser à sa coprésidente, Amélie Coispel quelques questions. [ndlr : Amélie est cofondatrice et vice-présidente d'Inspira, l'association éditrice de Maze Magazine]

Pourquoi cette réplication des schémas « irl » sur YouTube ?

C'est quelque chose que Klaire fait grr mettait en lumière dans notre documentaire YouTube : Elles prennent la parole. Elle explique que quand YouTube est arrivé, on tenait une page blanche où on pouvait écrire ce qu'on voulait. Dans les faits, on a effectivement répliqué les schémas que l'on connaît déjà. Ça s'explique facilement parce que YouTube ce n'est pas une planète à part, c'est un peu une microsociété donc les freins qui existent irl (in real life, autrement dit en dehors d'internet) existent aussi sur internet. Depuis toujours, on met les femmes dans la sphère privée (être une bonne femme au foyer, une bonne mère, faire de bons plats, etc.). Au contraire, les hommes sont eux dans la sphère publique (la politique, l'expression publique, la représentation dans les différentes assemblées, que ce soit l'Assemblée nationale ou le comité de quartier). La prise de parole féminine n'est pas vraiment encouragée dans notre société, ce qui explique l'absence (ou du moins la minorité [relative]) de femmes sur ce réseau.



Le quatuor dirigeant du collectif Les Internettes Photo : Thomas O'Brien

Ensuite, il y a toutes les thématiques genrées. C'est-à-dire que quand on passe enfin le cap de se dire « OK moi aussi j'ai le droit de m'exprimer, même si j'ai un vagin, SURTOUT si j'ai un vagin ». En plus de cela, il faut aussi réussir à passer le cap du « bon ben du coup je vais parler de mode, de beauté ou de cuisine ». Y a pas de mal à ça, c'est juste qu'il y a des tas de nanas hyper calées et légitimes pour parler de sciences, d'histoire, de bricolage, de gaming qui se freinent parce que ce sont des domaines « masculins ». Du coup, tu dois redoubler d'efforts pour obtenir ta place au milieu de tous ces mecs. C'est compliqué d'être une femme !

« Le premier obstacle que l'on a pu rencontré, c'est leur manque de confiance en elles. »

Quelle est influence de la représentation moderne des femmes sur cela ? (voire missrepresentation)

Je pense quand même qu'aujourd'hui, on a un peu avancé, qu'il y a aussi de plus en plus de role models (des meufs qui montrent l'exemple et donnent envie aux autres de s'affranchir des codes de la société). Donc je pense qu'on va vers le mieux et que cette nouvelle représentation encourage les ados d'aujourd'hui et les femmes de demain à devenir ce qu'elles ont envie d'être. Malheureusement, les clichés genrés existent toujours, mais ça se déconstruit petit à petit et j'ai bon espoir que cette nouvelle représentativité sera bientôt évidente, qu'il n'y aura plus de « c'est de la mode, c'est pour les meufs » ou « ce sont des jeux vidéos, c'est pour les mecs ».

Que faire face au fait que parfois, ce sont les femmes elles-mêmes qui alimentent le plus les doubles standards et cette (auto) censure dont elles sont victimes ?

Les femmes alimentent le double standard, c'est évident, mais c'est ce qu'on appelle de l'intériorisation. On leur a toujours dit qu'elles ne pouvaient pas s'occuper de ça parce que tu sais, c'est un truc de mecs. Alors forcément, elles vont dans les domaines plus safe (sécurisants), qui leur sont réservés et où elles ne se feront pas emmerdées parce qu'elles

«prennent la place d'un mec». La seule chose qu'on puisse faire c'est déconstruire tous ces clichés, arrêter tout ces discours excluant et encourager les femmes au quotidien à faire ce qu'elles veulent, que ce soit femme au foyer ou astronaute. C'est notre démarche au sein de l'association, on essaie de valoriser le plus possible le travail de toutes les nanas et encourager les autres à faire de même. C'est important de se sentir encouragé·e. Cela, dans n'importe quelle chose que l'on entreprend.

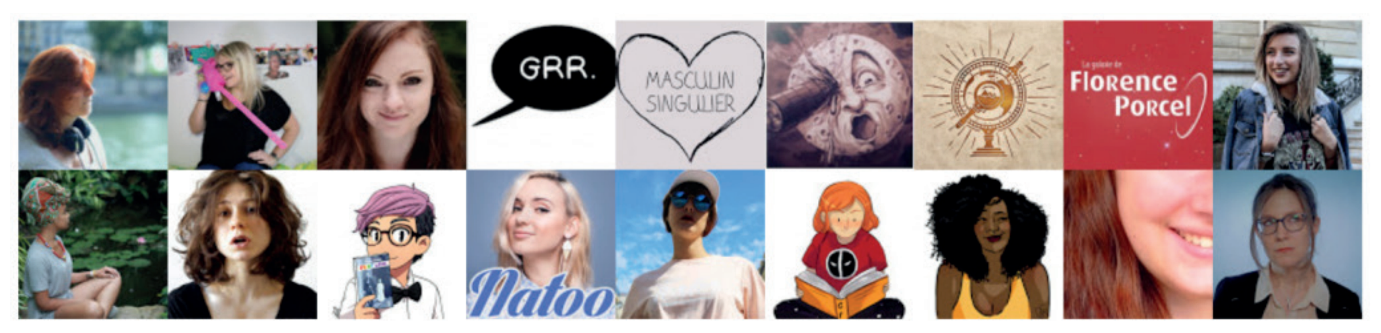
Pensez vous qu'il est possible de mettre en place sur internet une modération à la fois juste et efficace ? Au-delà de ça, que pourrait-on mettre en place dans un premier temps pour mieux protéger l'ensemble des acteur·rice·s du web ? Quel accompagnement aussi des créatrices et créateurs de contenus face à ces insultes/ harcèlement, etc. ?

(rires) Ce serait parfait si on pouvait ! Malheureusement, ça peine un peu. Le gouvernement a créé une plateforme qui est toutefois bien limitée. Il y aurait tellement de choses à faire, c'est un domaine en pleine expansion alors forcément, tout reste à construire, et c'est ça qui est beau.

Pour mieux protéger les acteurs et actrices du web, il faudrait d'abord les préserver de tous les commentaires injurieux. Mais c'est presque utopique parce qu'on sait très bien que sous couvert d'anonymat, les gens ont beaucoup plus de facilités à être méchant·e·s. Il y a vraiment beaucoup de travail devant nous parce que le cyberharcèlement est quelque chose qui existe réellement. Il peut même devenir un frein au lancement d'une chaîne, notamment chez les filles, qui en sont d'autant plus victimes par ce qu'elles sont des filles…

Pour certains, le féminisme (bien qu'il revête plusieurs formes, on l'entend ici comme mot « parapluie » qui les regroupe toutes) n'a plus lieu d'exister dans sa forme militante, que répondez vous a cela ?

D'abord, le féminisme est forcément militant puisque c'est une lutte pour l'égalité des droits. En fait, le simple fait de dire qu'on n'en a plus besoin montre bien qu'on en a encore besoin. Sur internet comme partout en fait. D'accord, on a eu le droit de vote, et après ? Juste pour évoquer les deux combats les plus connus par le grand public, il y a le droit à l'IVG. Il n'est pas inscrit dans la Constitution, il ne s'agit que d'une loi qui peut être remise en cause n'importe quand. Et en dehors de notre pays, des tas de femmes ne peuvent y avoir recours. L'inégalité salariale existe toujours aussi. On parle de 26 % d'écart entre les salaires à mêmes postes, les discriminations à l'embauche, les temps partiels. N'oublions pas non plus les plafonds de verre, c'est-à-dire tous les postes à responsabilités que les hommes occupent majoritairement. Ce ne sont que deux combats à côté desquels il y en a des dizaines d'autres. Le féminisme a encore de beaux jours devant lui, malheureusement…

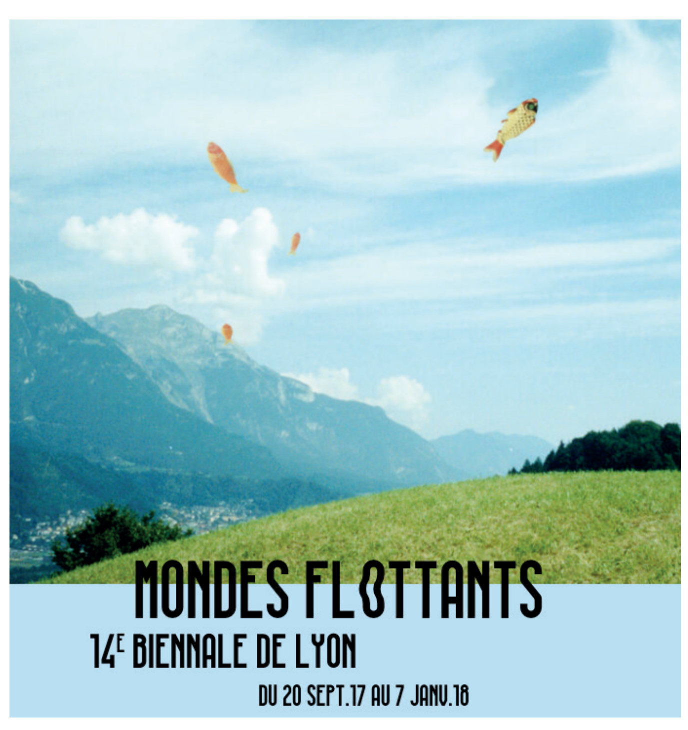


(c) Les Internettes

L'AGENDART - S'ÉVADER DANS LES MONDES IMAGINAIRES

Emma Henning

Hop hop hop, c'est déjà l'automne : froid, épidémie de rhumes et grisaille au travail, il est temps de courir se réfugier dans la culture ! Ce mois-ci, rentrons bien au chaud à l'intérieur des bâtiments pour aller voir, en vrac, des films, de l'art contemporain ou même faire du yoga !



Mondes flottants, biennale de Lyon 2017, affiche officielle - Droits réservés

Un festival c'est trop court ! // Du 23 au 28 octobre à Nice (06)

Pour sa douzième édition, le festival du court-métrage de Nice met la République tchèque à l'honneur par une rétrospective de son rapport au 7ème art. Différents prix seront attribués aux courts projetés, notamment pour récompenser les meilleurs dans la catégorie «européenne» ou «courts d'ici», mais bien plus sera à découvrir à travers les soirées, les séances thématiques mais aussi les rencontres pro autour de cette branche du monde du cinéma. Durant tout ce temps, les séances seront à 5€ et le pass illimité à 20€, alors profitez-en !

Tous les renseignements sont à trouver sur le site dédié : http://www.nicefilmfestival.com/ufctc2017/

Une biennale à Lyon pour s'évader // Du 20 septembre au 7 janvier à Lyon (69)

Sur le thème à la fois fort et flexible des « Mondes flottants », qui évoque tout autant l'eau que l'évasion dans un imaginaire poétique et lointain, cette biennale d'art contemporain se déroulera principalement à la Sucrière et présentera des œuvres originales en grande partie réalisées à l'occasion de ce joli thème. Mais ce n'est pas tout : toujours en relation avec l'idée du flottement, certains événements ouverts à tous permettront une initiation à la méditation ou au yoga et feront figure de visite guidée dans ces nouveaux monde. Pour ce qui est des tarifs, il vous en coûtera 16€ à chacune de vos visites ou, bien mieux, 27€ pour un pass illimité !

Renseignements sur le site dédié : http://www.biennaledelyon.com/

candiD, JEUNE MARQUE ENTRE ARTISANAT ET TRANSMISSION

Marie Puzenat

Crédits photo : candiD

candiD... que ce soit le nom, la douceur de ses créatrices, leur regard neuf sur l'artisanat ou le projet en soi, on ne peut qu'être séduit·e par cette marque qui remet au cœur du débat l'importance du travail à la main, mais aussi celle de prendre son temps et de faire les choses bien, avec éthique et amour.

Irina, Cécile, pouvez-vous présenter ? Qu'avez vous étudié ?

Irina Pentecouteau, designer, co-fondatrice de candiD, j'ai fait les beaux-arts de Toulon en design d'espace, puis j'ai obtenu un DNSEP design à l'ISDAT de Toulouse.

Cécile Laporte, designer, co-fondatrice de candiD, j'ai fait également les beaux-arts, en premier lieu du Mans puis j'ai obtenu un DNSEP design à l'ISDAT de Toulouse.

Nous avons poursuivi toutes les deux ce parcours par une 6ème année sur un projet de recherche nommé Global Tools tout en démarrant notre activité dans une agence d'architecture et de design toulousaine.

Quelles sont vos inspirations en termes de design ?

Nos recherches puisent leurs inspirations dans plusieurs courants, dont celui des radicaux italiens, dans les années 1970, à l'époque où est née l'autoproduction (l'ancêtre du DIY) avec Enzo Mari. C'étaient des groupes revendicatifs, comme l'école de non design Global Tools, à laquelle ont participé des grands noms du design comme Alessandro Mendini, Gaetano Pesce ou encore Andrea Branzi. Ils ont requestionné la production industrielle, la notion de standard et la place de l'humain dans le projet en remettant le travail de la main au cœur de la création.

Aujourd'hui, de plus en plus d'artistes et de créateur·rice·s travaillent sur des objets plus respectueux, comme par exemple au sein du courant slow ou encore dans l'open design qui sont des mouvements dont nous nous revendiquons.

Alors c'est quoi exactement candiD ?

candiD est le nom de notre duo, sous lequel nous développons des projets de recherche et des objets adaptables, réparables et transformables pour lutter contre la standardisation et l'obsolescence programmée. (candid-project.com candid-factory.com)

Lors de notre dernière année aux beaux-arts de Toulouse, nous nous sommes rendu compte que nos travaux de recherche étaient complémentaires et qu'ils traitaient des mêmes problématiques. Ainsi à la suite du diplôme, nous avons commencé à travailler ensemble et à développer un projet de recherche sur les artisanats, qui nous a menées sur les routes d'Amérique du Sud courant 2014.

«Nous avons choisi un nom qui, pour nous, illustre bien notre philosophie : le terme anglais candid signifie respectueux, mais aussi sincère tandis qu'en français le mot traduit aussi un caractère naïf et spontané que nous traitons de manière positive, avec des objets qui vont à l'essentiel.»

Nous produisons donc nos objets localement, nous créons des objets éthiques, durables et faits-main où la subjectivité et les besoins de l'utilisateur·rice sont mis au cœur du projet. Ce sont des objets ouverts à la participation des usager·ère·s, c'est-à-dire, des objets compréhensibles, adaptables et personnalisables. Le faire est au cœur de notre démarche et nous voulons donner ou redonner envie à des personnes d'exprimer leur créativité en leur proposant des objets au plus près de leurs attentes.

Les thématiques de la mémoire, de la valeur du travail à la main et de la transmission semblent être au cœur de votre projet, comment les explorer vous ?

Ce sont des thématiques que nous explorons depuis nos projets de fin d'étude, elles pourraient compléter la description précédente de la philosophie de candiD. Nous nous intéressons particulièrement à l'artisanat, à la transmission et à la revalorisation des savoir-faire qui se perdent. Le travail à la main nous importe dans l'histoire et la mémoire qu'il véhicule à travers des







objets et des gestes. Ce sont des marqueurs du temps qui racontent et transportent à travers les générations des savoirs.

C'est ainsi, par cet intérêt partagé, que nous sommes parties en Amérique du Sud pour enquêter sur les pratiques de tissage en allant à la rencontre de tisserand·e·s. Ces portraits d'artisan·e·s sont compilés dans un livre que nous espérons éditer d'ici quelques temps.

Cette recherche, par exemple, a nourri un projet de mobilier que nous avions l'idée de faire. Nous avons commencé par créer un kit de métier à tisser afin d'apprendre les techniques de tissage pendant le voyage. Une fois rentrées nous avons développé le tabouret tissé : Maillestool, le premier objet de la collection.

Notre volonté est de partager et de transmettre des savoir-faire et de donner l'envie de les découvrir et de les investir. Avec la veine du DIY et des tutoriels sur internet, on voit nettement l'envie des consommateurs, de dépasser cet état passif en participant à la création de l'objet, en le comprenant, en connaissant sa provenance et sa fabrication, dans un monde où cette dernière est complètement dissociée de l'usage.

«De plus, il y a un réel enjeu (écologique) dans la co-création d'un objet, ce dernier prend une plus-value affective, il peut être réparé ou modifié par l'usager qui l'a appréhendé et qui ne le jette plus aussi facilement qu'un objet banal.»

Quelle est votre vision de l'artisanat ? Qu'est ce qui est important pour vous ? Quel est le message de candiD ?

L'artisanat est comme nous l'abordions plus haut, un concentré d'histoires et de mémoires. Il véhicule à travers le temps des savoir-faire, des gestes représentatifs d'une culture, d'un pays, de personnes. C'est le travail d'une main, l'apprentissage d'un savoir, sa transmission et sa perpétuation au fil des années.

Les artisan·e·s que nous avons rencontré·e·s en Argentine, au Paraguay ou au Pérou nous ont proposé de rester auprès d'elles·ux pour apprendre leur pratique et ne pas laisser tomber dans l'oubli leur savoir-faire. La plupart des jeunes générations refusent de s'atteler à un travail aussi dur et peu gratifié qui peine à lutter contre la concurrence industrielle.

Cependant le problème est le même partout et en France, de nombreux artisanats ont disparu ou ont glissé dans l'industrie du luxe.

Nous aimerions travailler main dans la main avec des artisan·e·s et ainsi proposer des objets accessibles et sensibiliser les gens au travail de la main.

Qui sont vos client·e·s ?

Nous supposons que ce sont des client·e·s sensibles au travail fait-main, local, racontant une histoire. Les kits que nous vendons trouvent des usager·ère·s désireux·ses de faire, qui pratiquent des activités créatives et aiment créer et apprendre.

Quelles sont les difficultés que l'on peut rencontrer quand on offre un travail sur mesure ?

Le sur-mesure est, selon nous, un dialogue avec l'usager·ère sur ses envies, ses goûts personnels, ses habitudes, qui aboutit à une commande dans laquelle le·a designer a interprété les aspirations de son·a client·e pour en tirer le produit final. C'est ce que nous faisons quand nous répondons par exemple à des demandes particulières de motifs ou de dimensions pour nos objets. La difficulté majeure est de formaliser les idées des client·e·s et aussi de faire accepter le coût de ce travail et de l'implication qu'il demande.

Cette démarche, très intéressante par la qualité de la relation qui peut s'instaurer dans le travail avec le·a client·e, est tout de même assez différente de celle qui nous mène à concevoir la plupart de nos objets qui doivent pouvoir s'adapter à toutes les envies et à tous les goûts sans que nous n'ayons besoin d'intervenir dans le processus de personnalisation.

Ainsi, nous proposons des objets-systèmes clés en main dans lesquels l'usager·ère, guidé·e par des tutoriels et des guides de montage est complètement autonome pour faire de l'objet ce dont iel a envie. Au final, ce sont des objets sur-mesure plus abordables !

Pouvez-vous m'expliquez le processus de conception et production de Maillestool ?

Comme nous l'évoquions plus haut, lorsque nous sommes parties en Amérique latine, nous avions déjà l'idée de faire du mobilier en bois et en tissage. Nous voulions faire des objets racontant une histoire, des objets qui peuvent se réparer, se modifier et répondre aux attentes des usager·ère·s.

Nous avions alors pensé à faire un petit objet, facile à faire, qui ne prend pas trop de place, un genre de totem qui serait représentatif de nos idées.

L'idée principale était d'allier technologies numériques pour faciliter la création et la diffusion, et savoir-faire manuels. Après avoir croqué quelques idées, nous sommes parties et nous avons appris à tisser. Sur place, le projet s'est développé et en rentrant nous avons replanché sur ces idées, d'abord par croquis, 3D puis par maquettes en fablab (atelier de fabrication). Nous avons ainsi abouti à la première version du tabouret, (en découpe numérique dans un petit atelier de la banlieue toulousaine) qui est devenu Maillestool. Il est

aujourd'hui en vente dans deux boutiques à Toulouse.

Toutes les finitions sont faites-main, ainsi que le tissage que nous réalisons avec du coton recyclé, dans notre atelier. Nous avons dessiné deux pieds et deux assises pour l'instant, interchangeables afin de laisser le choix à l'utilisateur·rice.

La deuxième version de Maillestool en découpe CNC a vu le jour cet été, qui est lui en bois de bouleau. C'est un projet qui continue d'évoluer...

D'où viennent vos matières premières ?

Nous essayons au maximum de travailler localement, dans la mesure du possible. Les bois, peuplier et bouleau sont d'origines européennes (Italie et Danemark), ils sont découpés dans un atelier toulousain. Les tissages sont fait en coton de récupération, ce sont des chutes d'usines textiles du Portugal.

Vous proposez des kits de DIY (Do it yourself, « faites le vous-mêmes ») pour certain·e·s de vos tabourets/ lampes, quel est le but de cette démarche ?

Nous proposons trois degrés d'ouverture pour nos objets : L'objet fini, pièce unique, que nous fabriquons entièrement. L'objet en kit où nous expliquons pas à pas les étapes de fabrication pour faire soi-même son montage et tissage dans des tutoriels, il comprend une marge de création pour l'usager. Nous travaillons à une base de données pour proposer plusieurs modèles, mais les usagers peuvent créer à leur image leur objet. Et enfin, il y a l'objet en open design, les plans sont en libre téléchargement sur internet pour les plus motivé·e·s qui veulent créer de A à Z l'objet (ils sont disponibles sur le site www.ouiaremakers.com).

Comment se passe le SAV ?

Un objet respectueux comprend aussi bien l'après que l'avant achat. Nos objets sont voulus pour être réparables et modifiables, aussi nous gérons les retours et objets abîmés. Nous mettons un point d'honneur à écouter et à conseiller les client·e·s ainsi qu'à trouver des solutions à d'éventuels problèmes.

Travaillez vous sur d'autres projets que les meubles candiD ?

Le site candid-project.com est une sorte de laboratoire d'idées où nous présentons notre démarche, notre histoire et nos recherches. Nos projets de diplôme de l'ISDAT, au sein desquels nous avons toutes deux travaillé en partenariat avec d'autres corps de métiers, y sont expliqués.

Nous avons également participé à l'association toulousaine Ultra Ordinaire, qui regroupe architectes, designers et économistes, où nous avons développé des projets d'objets et d'architectures suivant une philosophie d'open design. À leurs côtés, nous avons animé des workshops et participé à différentes expositions lors de maker-faire et du salon du meuble de Milan.

À ce jour, nos collaborations se tournent vers l'artisanat comme, par exemple, l'ébénisterie.

La création à deux ça se passe comment ?

Travailler à deux est une force dans les domaines de la création. Cela génère une émulation, les idées rebondissent et les projets s'enrichissent. Nous avons deux manières complémentaires d'aborder un projet, ce qui permet aussi de créer un équilibre au sein de notre duo.

Comment se déroule l'aventure de l'entrepreneuriat ?

C'est une aventure enivrante et très prenante comprenant son lot de surprises et de rebondissements, souvent accompagnés d'ascenseurs émotionnels. Mais c'est la raison qui nous fait nous lever tous les matins. Ce n'est pas évident, il faut se battre et défendre ses idées mais l'aventure vaut le coup.

La France est-elle selon vous un bon terrain pour l'artisanat et la jeune création ?

Un bon terrain pour l'artisanat et la jeune création, peut être... Ce n'est pas évident de se lancer et d'obtenir des aides dans le milieu culturel de nos jours. Cependant, internet et les réseaux sociaux permettent de faire connaître les projets et de communiquer très facilement. Les concours sont aussi un très bon moyen de démarrer.

Comment s'est déroulé le concours Jeunes talents ? Avez-vous participé à d'autres événements similaires ?

Participer au concours Jeunes Talents a été une expérience très enrichissante, cela nous a permis de nous focaliser sur le projet OMGlow, des lampes en bois et tissage à personnaliser, et de le développer sur une période donnée. Étant finalistes, nous avons eu la chance de présenter les lampes à Paris lors de la remise des prix et d'avoir de la visibilité ainsi que des retours sur nos objets.

C'est le premier concours de ce genre que nous présentons, mais d'autres sont déjà dans notre viseur.



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Thomas Dufraine

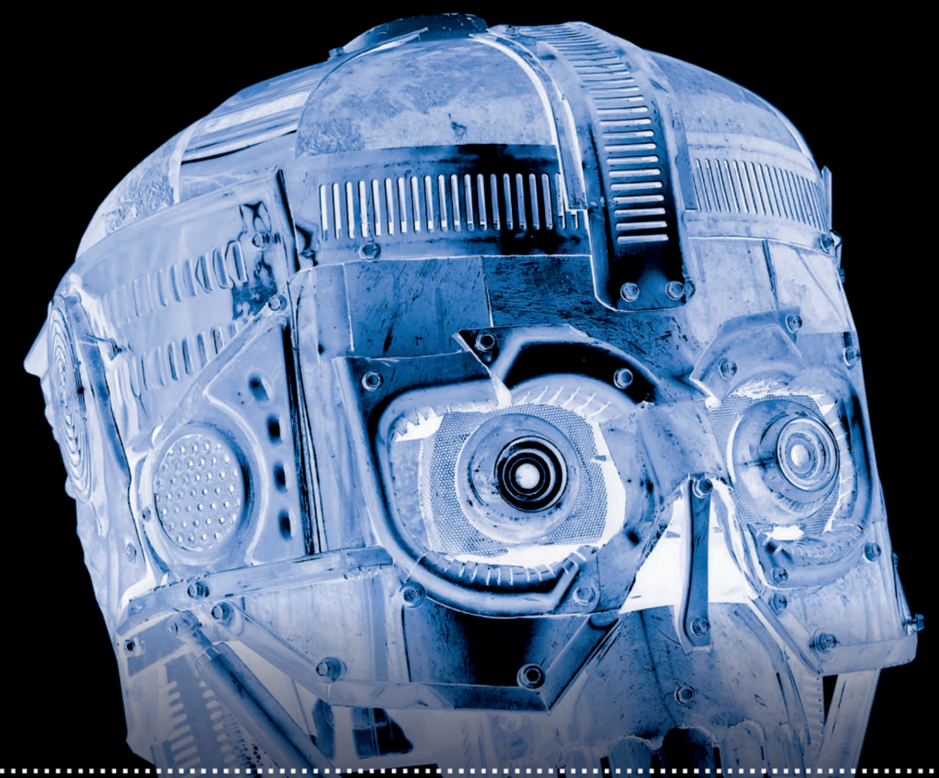
Pôle communication
Zoë Louvard
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Marion Bothorel
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Noémie Villard, musique
Diane Lestage, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Emma Henning, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Eloïse Bouré
Emma Henning
Johanne Lautridou
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Adam Garner | Adam Khemila | Agathe Hugel | Alice Monnery | Alicia Volturo | Alénice Legoux
Amélie Coispel | Angelina Paolini | Anthony Blanc | Antoine Bretecher | Arthur Martineaud
Astrig Agopian | Benoît Michäely | Camille Aujames | Camille Bluteau | Candice Motet-Debert
Caroline Fauvel | Cassandra Jopha | Cassandre Tarvic | Charles de Quillacq | Charlotte Gaire
Charlotte Jouhanneau | Chloé Fougerais | Clara Gabillet | Clémence Thiard | Clémence Turlotte
Cléo Schwindenhammer | Cécile Truy | Céline Quintin | Dearbhla O'Hanlon | Eloïse Bouré
Elsa Mahi | Eléonore Saumier | Emi Kaa | Emma Pellegrino | Emmanuelle Babilaere
Florent Norcereau | François Leclinche | Frédérique Veilleux-Patry | Garance Philippe
Guillaume André | Hortense Raynal | Julia Prioult | Julie Hay | Julie Vrignaud | Juliette Greff
Justine Madiot | Lara Baronowski | Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Lisha Pu | Louise Solal
Louise des Places | Louison Larbodie | Ludovic Hadjeras | Manon Vercouter | Marie Raveau
Marion Danzé | Mathieu Auduc | Mathieu Champalaune |Mathilde Musset | Mégane Bouron
Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Noa Coupey | Noé Cornuau | Noémie Villard | Oriane Dessaux
Paul De Ryck | Pauline Lammerant | Phane Montet | Romane Segui | Roxane Thébaud
Sarah Francesconi | Selma Borges | Sophie Rossignol | Vianney Loriquet | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer



13E ÉDITION | FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SCIENTIFIQUE

PARISCIENCE

Muséum national
d'Histoire naturelle
Jardin des Plantes
Paris 5e

DU 02 AU 09 OCTOBRE 2017 | Entrée gratuite | Réservation conseillée sur pariscience.fr

PHILHARMONIE DE PARIS

Exposition



du 13 octobre 2017 au 28 janvier 2018



philharmoniedeparis.fr
01 44 84 44 84
Ⓜ Ⓣ Porte de Pantin